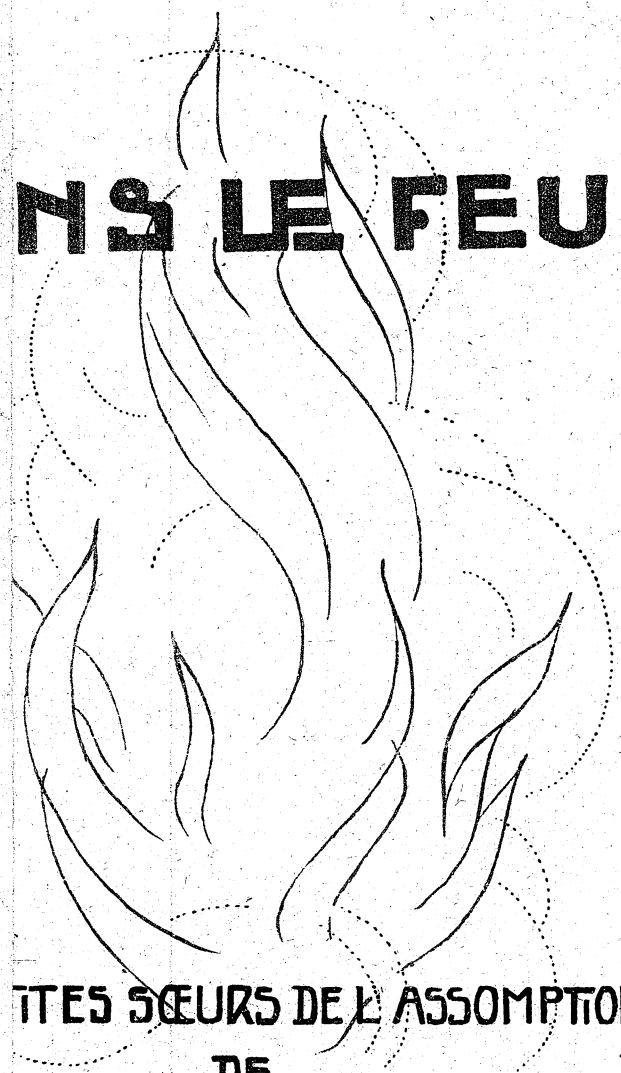


DD 463  
ABBÉ CHARLES GRIMAUD

# NS LE FEU



ITES SŒURS DE L'ASSOMPTION  
DE  
BREST

FEQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

4<sup>e</sup> Edition

Diocèse de  
Quimper & Léon

Document numérisé en 2015

FB  
7  
BRES

Librairie P. TEQUI, 82, rue Bonaparte, PARIS (VI<sup>e</sup>)

## Ouvrages de M. l'Abbé GRIMAUD

### Ouvrages Doctrinaux

Un Seul Christ, 1 vol. 250 pages, 15<sup>e</sup> édition. 53  
« Ma » Messe, 1 volume in-12, VIII-232 pages, 40<sup>e</sup> édition. 70  
Traduit en Anglais, Portugais, Hollandais, Hongrois, Italien.

### Ouvrages de Morale religieuse et Familiale

Futurs Prêtres, 1 vol. in-12, VIII-235 pages. Ouvrage couronné  
par l'Académie Française. Prix Fabien 1929. 14<sup>e</sup> édition. 80  
Futures Religieuses, 1 vol. in-12, 310 pages, 13<sup>e</sup> édition. 70  
Futurs Epoux, 1 vol. in-12, VI-330 pages. Ouvrage couronné par  
l'Académie Française. Prix Montyon 1923 et prix Fabien 1929.  
36<sup>e</sup> édition. (Traduit en Espagnol). 65  
Futures Epouses, 1 vol. in-12, 312 pages. Ouvrage couronné par  
l'Académie Française. Prix Montyon 1923 et prix Fabien 1929.  
65<sup>e</sup> édition. (Traduit en Espagnol). 65  
L'Epouse Attirait du Foyer, 1 vol. in-12, VIII-310 pages. Ouvrage  
couronné par l'Académie Française. Prix Fabien 1929. 33<sup>e</sup> édition.  
(Traduit en Espagnol). 65  
Bébé grandit, 1 vol. 300 pages, 15<sup>e</sup> édition. 95  
Mamans, 1 vol. 250 p., 5<sup>e</sup> édition. 75  
Jeunes et Vieux Ménages, 1 vol. in-12, VIII-275 pages, 12<sup>e</sup> édition.  
Ouvrage couronné par l'Académie Française. Prix Fabien  
Prix 63  
Non Mariées, 1 vol. 320 pages, 11<sup>e</sup> édition. 63  
Traduit en Espagnol.  
Foyers Brisés, 1 vol. 290 pages, 11<sup>e</sup> édition. 75  
Traduit en Espagnol.  
Le Devoir Conjugal, 16 pages, 40<sup>e</sup> mille. 10

### Ouvrages Apologetiques

Défendons-nous, 1 vol. in-12, 270 pages, 8<sup>e</sup> édition. 50  
Sauvons nos âmes, 1 vol. in-12, 310 pages, 6<sup>e</sup> édition. 50

### Ouvrages de recrutement

Prêtre ? Pourquoi pas ? 1 vol. in-12, 150 pages, 18<sup>e</sup> édition. 50  
Traduit en Italien.  
Frère ?... 1 vol. in-12, 100 pages. 40  
Dans le Feu, les P.S.A. de Brest, 1 vol. 120 pages.

15495

DD - 4638

Abbé Charles GRIMAUD

# DANS LE FEU

des Petites Sœurs de l'Assomption  
de Brest

4<sup>e</sup> ÉDITION

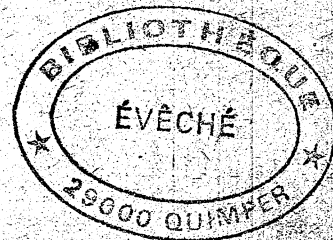
PARIS-VI<sup>e</sup>

LIBRAIRIE P. TEQUI

S. A. R. L. au capital de 800.000 francs.

82, RUE BONAPARTE, 82

1946



FB  
n  
BRES

DD-4638



## AVANT-PROPOS

---

Le 9 septembre 1944 périssait, dans l'explosion du grand abri souterrain de Brest, la Communauté entière des Petites-Sœurs de l'Assomption.

Elles étaient restées là pendant le siège, ayant refusé d'être évacuées, parce qu'il y avait des misères à soulager, et parce que les Supérieures avaient recommandé aux Sœurs, dans quelque danger qu'elles fussent, de ne jamais quitter leur poste de charité. C'est pourquoi, celles de la banlieue de Paris qui ont supporté les plus chaudes alertes, comme celles de Bruxelles, Tours, Lyon, Rome, Milan, dont beaucoup ont vu leur maison démolie, n'ont pas lâché pied. Une Providence spéciale les protégeait, puisque malgré les dégâts matériels, aucune Petite-Sœur n'avait jusqu'alors payé son dévouement de sa vie. Mais le 9 septembre 1944, la Communauté de Brest, choisie par Dieu comme victime expiatoire, au nom et à la place des autres, a donné tous ses membres à la fois, au Sacrifice Suprême. Dans le feu, la fumée, l'épouvantable souffle d'une explosion gigantesque, martyres du devoir, elles ont achevé la longue suite des souffrances qu'elles s'étaient imposées depuis des mois, par charité. Elles ont été toutes, Supérieure et religieuses, couchées dans cette

NIHIL OBSTAT :

Nannetis, 21 oct. 1945.

L. FOUCHER,  
cens. dep.

IMPRIMATUR :

Nannetis, 24 oct. 1945.

† JOANNES JOSEPHUS,  
Episc. Nannetensis.

grande catacombe, où elles ont reposé longtemps, en attendant qu'on ensevelisse, enveloppés des prières officielles de l'Eglise, les pauvres restes épars qu'on a pu arracher aux décombres.

C'est l'histoire de cette Communauté que nous voudrions raconter ici. Comme toutes les autres maisons de Petites-Sœurs, celle-ci a eu les heures émouvantes de sa fondation. Ensuite, elle a vécu vingt-trois ans dans un dévouement quotidien à la mission, aussi modeste qu'héroïque. Puis sont arrivés les bombardements, les bombes sur la maison, l'installation à Bohars, enfin le siège..., l'abri souterrain..., la mort.

En écrivant ces pages, nous poursuivons un double but. Nous voudrions d'abord édifier le lecteur en lui montrant à quelle hauteur monte la vertu de nos religieuses. L'exemple que les Petites-Sœurs de l'Assomption ont donné à Brest, tant d'autres Communautés l'ont prodigué ailleurs sous les bombes, les obus et la mitraille. Que l'Eglise catholique est donc belle et puissante pour susciter de tels héroïsmes !

Nous voudrions ensuite faire estimer la vie religieuse, capable d'élever si haut les cœurs. Mieux encore, nous voudrions la faire aimer des âmes généreuses qui savent vibrer. Et si de l'amour, certaines d'entre elles, passant à la pratique, se décidaient à venir frapper à la porte d'un couvent pour s'y donner à Dieu, les chères victimes de Brest auraient trouvé leur récompense.

DD-4638

## CHAPITRE PREMIER

### LA FONDATION

Ce fut une belle idée qui germa dans l'esprit des Petites-Sœurs de fonder, tout là-bas, au bout de la Bretagne, un poste avancé.

Brest, ville de travail et aussi de misère. Que de pauvreté dans beaucoup de ces maisons où logeaient des familles entassées ! Les Petites-Sœurs étaient assurées de trouver dans la population ouvrière une clientèle nombreuse, et en même temps sympathique, parce que le Breton, même oublieux de l'église, garde au fond de son cœur sa foi traditionnelle. Elles étaient certaines aussi de trouver des ressources inépuisables pour alimenter leurs charités, dans la générosité d'une société profondément chrétienne.

Le soir du 20 novembre 1921, la Révérende Mère Générale, Mère Marie du Saint-Sacrement, envoyait à Brest, sous la direction de leur Supérieure, Mère Marie Céleste, quatre de ses filles : Sœurs M. Louise de la Visitation, M. Colette, M. Jeanne Solange et M. Cécile de l'Enfant-Jésus.

Au matin du 21 novembre, à 8 heures, le train

stoppait en gare de Brest, où le Père Célestin, des Augustins de l'Assomption, et plusieurs dames envoyées par M. le Curé, attendaient l'essaim d'hirondelles venant de Grenelle.

Un omnibus de l'Hôtel de la Poste, mis gracieusement par le propriétaire de l'hôtel, parent d'une Petite-Sœur, à la disposition des voyageuses, les conduisit à l'église Saint-Louis, où Monseigneur Roule, curé de la paroisse, entouré, en cette circonstance, d'un grand nombre de fidèles, attendait les Petites-Sœurs pour célébrer le Saint Sacrifice de la Messe à leurs intentions. Mère M. Céleste, vaillante malgré ses 70 ans bien sonnés, répondit avec enthousiasme aux paroles de bienvenue que M. le Curé lui adressa à la sacristie, en bénissant les arrivantes, émues de cet accueil.

La Messe terminée, la même voiture conduisit les voyageuses au 36 bis de la rue du Château, où elles allaient s'installer et demeurer jusqu'à la destruction du couvent.

Cet immeuble du 36 bis avait été acheté à une Communauté d'Oratoriennes, qui l'avait aménagé selon ses idées. Ces Sœurs avaient, en supprimant des plafonds, fondu deux étages en un seul et enchâssé une chapelle dans leur maison. Un beau vitrail représentant Saint Philippe de Néri en faisait le fond. L'autel était élégant, formant un tombeau sous lequel étaient des reliques... La maison paraissait assez bizarre, composée de corps de bâtiments variés, on y montait ici une marche, pour un peu plus loin, en descendre deux. Mais elle était vaste, commode, avec une espèce de petite cour-jardin, un préau et des débarras. Si la première impression des Sœurs fut mêlée de quelques étonne-

ments, la seconde fut satisfaisante. L'essaim devait aimer sa ruche passionnément. Avec leur esprit pratique, les Petites-Sœurs l'organisèrent parfaitement. L'ordre régnait partout. La demeure devint agréable avec sa vaste cuisine, un spacieux réfectoire, sa jolie chapelle, une vaste salle derrière la chapelle, qui la doublait, pour recevoir leurs amis, leurs anciens malades aux saluts dominicaux, et aux retraites... jusqu'au jour où la bombe brutale tomba du ciel en feu...

Au soir du 21 novembre 1921, les nouvelles occupants trouvaient leur maison sans gaz ni électricité, un bon fourneau mais pas de charbon, à peine d'eau qu'une pompe placée sous le préau donnait avec parcimonie. Était-ce l'image des privations qu'endureraient plus tard, au début des bombardements, dans cette même maison, les futures victimes ?

Il fallut pourtant préparer, en toute hâte, la chapelle en vue de la Messe d'inauguration qui devait avoir lieu le lendemain. Une courte inspection de la sacristie fit constater aux Sœurs que beaucoup de choses manquaient pour le Saint Sacrifice. On décida qu'on irait à la paroisse chercher le nécessaire.

A midi, le repas fut offert aux Petites-Sœurs par leurs aimables voisines, les Sœurs du Saint-Esprit, qui dirigeaient une clinique dont l'immeuble communiquait avec celui du 36 bis par une petite porte sous le préau.

De retour dans leur monastère les Sœurs s'employèrent aux préparatifs de la Messe du lendemain. Il fallait agir vite parce que la nuit tombe bientôt à la fin de novembre : il n'y avait dans la maison que deux

lampes Pigeon. Cette obscurité occasionna un accident qui aurait pu être fatal.

Après avoir terminé son ouvrage à la sacristie, Mère Marie Céleste, la Supérieure, s'en fut sans lumière dans les couloirs où elle ne soupçonnait pas l'escalier. Elle manqua la première marche et fut violemment projetée dans le trou noir. Le tournant du palier l'arrêta. Au bruit de la chute toutes les Sœurs accoururent, craignant de trouver leur Mère morte ou brisée. Elle put se relever assez meurtrie, elle n'avait pas de membre cassé, mais une blessure qui saignait beaucoup à la main droite.

Les Sœurs n'avaient rien pour éponger le sang, pas un cordial pour réconforter la blessée. Que restait-il à faire ? Courir à la clinique ! Ce fut aussi vite réalisé que pensé. Non moins vite, Sœur Emérentienne et Sœur Jeanne arrivent munies du nécessaire et suivies presque aussitôt du docteur Civel, chirurgien. Ainsi fraternellement escortée, Mère Céleste put gagner, non sans peine, par l'étroit escalier en colimaçon, sa cellule située au troisième étage.

Si les Petites-Sœurs fondatrices avaient pu voir l'avenir... si elles avaient pu penser que dans la nuit, un jour, ce ne seraient pas elles qui tomberaient dans les escaliers, mais les escaliers qui leur tomberaient dessus... Si elles avaient pu deviner que ces solides murailles de granit loin de les protéger, un jour les accablent !... Mais, ce soir-là, elles étaient, malgré leur angoisse, à la joie et à la sécurité. Elles fondaient avec enthousiasme leur Communauté, parce qu'elles croyaient la bâtir pour toujours...

★ ★

A minuit tout était prêt. Même une lettre avait été écrite pour avertir la Mère Générale des épreuves et des joies de la première journée. Chacune gagna sa cellule en priant avec ferveur le Seigneur pour que Mère Céleste puisse assister à la Messe du lendemain. Elle put le faire, en effet, au prix d'un effort héroïque, et saluer les quatre-vingts personnes venues dire aux Sœurs leur attachement.

Monseigneur Roule célébra le Saint Sacrifice et fit un sermon très adapté qui émut profondément, en montrant combien la prédilection divine se manifestait dans cette fondation. Il invita l'assistance à revenir le soir pour un Salut solennel.

Le Père Célestin, neveu de Mère M. Céleste, dit une seconde Messe. Ces deux premières Messes de la fondation laissèrent des joies profondes dans l'âme des Fondatrices. Ne semble-t-il pas que Dieu, qui savait l'avenir, comblait de grâces cette maison destinée au sacrifice ?

★ ★

Comme les Petites-Sœurs manquaient de tout ou à peu près, elles eurent l'idée de faire une liste des objets dont elles avaient besoin et de la présenter à M. le Curé quand il reviendrait pour le salut. Peut-être pourrait-il intéresser quelques paroissiens à leur pénurie.

Quelle ne fut pas la stupéfaction des Sœurs quand à la chapelle, après la bénédiction du Saint Sacrement, Monseigneur lut à l'assistance cette nomen-

clature des plus hétéroclites. Si la confusion fut grande le résultat fut heureux et améliora la situation.

A la fin de l'année, après des semaines pénibles, l'eau et l'électricité furent enfin installées. Dès lors on dit adieu aux pittoresques défilés dans les couloirs, à la lueur vacillante des lampes Pigeon. Le « *Fiat lux* » soulagea les Sœurs.

M. l'Abbé Duparch qui habitait avec sa mère très près du couvent fut le premier chapelain des Sœurs, ses neveux leurs enfants de chœur.

★★

La Mission fut rapidement populaire et très vivante dans ce milieu breton si sympathique. Les malades ne manquaient pas, et des conversions consolait les humbles apôtres. Les Petites-Sœurs à Brest, comme partout, connurent de belles aventures surnaturelles qui ont ouvert le ciel à bien des âmes. De leur côté, les Sœurs quêteuses ne manquèrent pas d'humiliations. Une dame riche leur ayant demandé leur autorisation de quête, qu'elles avaient justement oubliée, prit les mendiante par les épaules et les mit dehors. Un tailleur, assis sur une énorme table au milieu de plusieurs ouvriers leur lança deux sous en disant : « On ne refuse pas un os à un chien. Prenez cela ! » Au marché, un certain matin, un homme les suivit de marchand en marchand disant chaque fois : « La mendicité est interdite dans la ville de Brest. »

Mais bientôt la silhouette des Petites-Sœurs fut vite connue et aimée. On constatait leur savoir-faire et leur dévouement. On était heureux de leur rendre ser-

vice, comme cette marchande qui s'écriait en mettant ses mains en porte-voix : « Eh ! les amis, voilà les Parisiennes ! Refusez rien ! »

★★

Ainsi la Communauté de Brest, vite appréciée et aimée, commença dans la joie.

Elle continua dans la ferveur.

Elle devait disparaître ensevelie dans l'héroïsme.

## CHAPITRE II

### SOUS LES BOMBES

Au printemps 1940, la vie active, mais si paisible des Petites-Sœurs, sous la conduite de leur Supérieure, *Mère Marie Lucie*, paraissait devoir continuer sans entraves ni heurts, malgré la guerre.

Qu'est-ce que Brest avait à craindre des Allemands ? Autant on aurait pu s'effrayer pour les Sœurs de Lille ou de Bruxelles, autant on était rassuré sur le sort de la Communauté de Brest.

Cette impression de sécurité était telle que la Révérende Mère Générale considérait ce bout du monde comme un excellent lieu de repli.

C'est pourquoi, au moment où commençait l'avance allemande à travers la Belgique, trois Petites-Sœurs, chargées de nombreux paquets, frappaient à la porte du 36 bis de la rue du Château. Elles arrivaient à l'improviste sur ordre de la rue Violet, se réfugier à Brest.

Comme l'avance des Allemands sur Paris donnait des inquiétudes, le 20 mai, Mère Marie Lucie reçut un télégramme lui annonçant l'arrivée de dix Novices, qu'on évacuait de la capitale.

Le télégramme fut remis au 36 bis sur le coup de huit heures... et le train devait arriver normalement à huit heures et demie ! Aussitôt, la Supérieure et les Sœurs disponibles se précipitèrent à la gare. Par bonheur, le train ayant un peu de retard, les Sœurs se trouvèrent présentes pour accueillir les chères petites Novices.

Ce fut avec grande joie que la vieille demeure de la rue du Château leur donna l'hospitalité. Hospitalité qu'on estimait si tranquille ! A ce moment, on aurait été traité de fou si on avait osé redouter des malheurs !

Les chères enfants avaient passé une nuit fatigante. Le train était bondé : tout le monde fuyait la capitale ! Pauvres desseins humains toujours déjoués !

Avec dextérité, les Sœurs eurent vite installé dix lits dans une grande pièce du second.

Après s'être réconfortées, les voyageuses montèrent prendre du repos dans ce dortoir improvisé, que dans l'après-midi, on compléta par des rideaux tendus entre les lits pour que chacune fût chez soi.

Une Sœur Professe accompagnait les voiles blancs et devait s'occuper de leur faire continuer leurs exercices pour que leur noviciat ne souffrit pas de la transplantation. Les jeunes Sœurs, très soumises aux vues de la Providence, se réjouissaient à la pensée qu'elles termineraient dans le calme des horizons brestois leur formation à la mission.

De fait, à chacune des dix arrivantes fut assigné quelque malade à soigner. Il n'en manquait pas. Les Petites-Sœurs étaient de plus en plus connues et populaires, on les réclamait partout, et elles étaient obligées de refuser, à leur grand regret, beaucoup de de-

mandes. Les nouvelles venues allaient rendre de grands services...

Elles étaient très édifiantes, vivaient totalement avec les Sœurs, partageant avec elles récréations, réfectoire, chapitre, office à la Chapelle. Le reste de la journée, leur Sœur Maîtresse s'occupait de leurs exercices particuliers. Cette présence des voiles blancs donnait à toutes l'illusion d'être à la Maison-Mère.

★★

Le couvent était au complet : vingt-cinq personnes. Les Allemands ne tardèrent pas à arriver. Ils occupèrent Brest et s'installèrent comme chez eux !...

A leur approche, la ville s'était vidée. Tous ceux qui l'avaient pu étaient partis. La Municipalité, le Clergé, la Défense passive, la Croix-Rouge, le Secours national, les Communautés restaient au poste.

Les Anglais avaient quitté la ville par bateaux, abandonnant leurs voitures qu'ils avaient eu soin de briser, et leurs abondantes provisions qui firent le bonheur de nombreuses familles.

On éprouvait au cœur un froid glacial, une terrible angoisse à voir cette ville de cent mille habitants, toujours si grouillante, devenue déserte, avec ses rues vides, sans commerce, sans circulation. On avait l'impression d'être écrasé sous la botte allemande. On se demandait ce que seraient les lendemains... Certes, personne, même parmi les plus pessimistes, ne se les figurait aussi terribles...

Peu à peu, certains Brestois rentrèrent. On revint à son logement. Les magasins, fermés quelques jours, se

rouvrirent. La vie reprenait au ralenti. L'armistice étant signé, la situation de Paris se normalisait, aussi à la fin de juillet 1940, les novices furent rappelées à la Maison-Mère.

★★

Jusqu'à la fin de juillet 1940, les bombardements avaient surtout porté sur la rade. En 1941, ils commençaient à viser la ville et devenaient beaucoup plus fréquents et si dangereux que les Sœurs devaient descendre à la cave à chaque alerte. Une nuit, elles y allèrent cinq fois, au prix d'une immense fatigue.

Citons quelques passages des lettres que les Sœurs envoyaient à Grenelle :

31 mars 1941.

« Nous avons subi cette nuit un bombardement tel que nous n'en avons jamais connu encore. Tous les quartiers ont eu leur part. Pour nous, une douzaine de bombes sont tombées à moins de cinquante mètres de chez nous. Les chocs étaient si violents que dans notre cave, les Sœurs assises devant le mur, du côté d'où venaient les coups, étaient projetées en avant. Il y a encore une douzaine de victimes, sans compter les blessés.

« Le 42 de la rue du Château a reçu un projectile. Le rez-de-chaussée n'existe plus, et nous sommes au 36 bis... A l'hôpital, il ne reste plus, dans la Chapelle, que la Sainte Vierge. Par un ordre admirable de la Providence, les infirmières qui avaient l'habitude d'aller prier à la Chapelle pendant le bombardement,

n'y sont pas allées cette fois... Le Bon Dieu voulait les sauver !

« Au 59, une jeune fille, que nous connaissons bien, entendant tomber une bombe sur la maison, se précipite dans les bras de sa mère qui était à quelques pas d'elle : ce geste l'a sauvée, car à la place qu'elle occupait se trouve un trou béant ! »

Dans cette nuit sinistre, le grand Hôpital de Brest a été anéanti, et par une seule bombe qui est tombée au centre. Elle a démoli ce qui se trouvait autour d'elle et soufflé le reste. Il y eut 80 victimes.

La maternité qu'une seule maison séparait du 36 bis avait été, aussi elle, détruite dans une des nuits précédentes. Le champ de mort se rétrécissait autour du petit Couvent.

Inutile de signaler le courage magnifique des Sœurs. Quoiqu'elles eussent de fortes émotions, et malgré la fatigue, elles n'arrêtaient pas l'exercice de leur dévouement. Elles visitaient tous leurs malades, les soignaient, les ravitaillaient. Elles étaient pour leurs familles, leurs vieillards, leurs infirmes, apeurés par les bombardements, un soutien qui tenait du prodige.

★ ★

Le couvent, situé dans un quartier très éprouvé, devait être sinistré à son tour.

Une religieuse qui devait quitter Brest avant le siège, nous fait le récit de la catastrophe :

« L'espoir et une grande confiance étaient la note dominante en ce début de l'année. Oui, on espérait

beaucoup et le courage semblait se ranimer malgré toutes les apparences qui semblaient contraires. Les nuits continuaient à se passer très souvent dans les caves.

« Chaque soir, nous nous préparions à la mort et nous nous remettions entre les mains du Bon Dieu. Puis nous récitons le Rosaire ensemble et avec tout notre cœur.

« Au début du mois d'avril, la rue du Château fut le point de chute des bombes. Dans la nuit du jeudi 3, veille du premier vendredi du mois et en même temps fête de la Compassion de Notre-Dame, l'heure sainte se fit à la cave et à 11 heures un quart notre cher couvent reçut le baptême du feu.

« Mère Marie Lucie avait, ce soir-là, l'intuition que nous serions atteintes, mais elle avait gardé cela pour elle. Vers 10 heures et demie les avions sillonnaient le ciel... le canon grondait fortement, toutes les D.C.A. nombreuses donnaient en même temps... mais, nous semblait-il, moins qu'à l'ordinaire... Mère M. Lucie, passant par l'infirmerie pour se rendre à la cave, me dit : « Ce n'est pas encore trop fort et les Sœurs sont si fatiguées, descendons-nous tout de suite ?... » Puis, une seconde de réflexion... « Je crois que nous ne gagnons rien à hésiter et vous savez que s'il tombe quelques éclats, c'est nous, à ce premier étage qui serons les premières atteintes. » — « Oui, ma Mère, vous avez raison, nous serons toutes ensemble et vous n'aurez pas d'inquiétudes, cela vaut mieux. »

« Il fallut se presser... des chapelets de bombes sifflaient furieusement près de nous... tout tremblait... Enfin nous voici réunies encore une fois, nous n'étions plus que douze, à ce moment-là, heureusement.

« Sœur M. Gabrielle de l'Enfant-Jésus très émue —

qui ne l'aurait pas été ? — commence la récitation du Rosaire, entrecoupée par de si violentes secousses que nous croyions arrivée l'heure du grand sacrifice.

« La prière continue, ardente. A peine avions-nous achevé, qu'un tremblement formidable et terrifiant accompagné d'un fracas indescriptible nous souleva de nos sièges ; nous resserrant les uns contre les autres, courbant le dos, fermant instinctivement les yeux, d'une seule voix, comme si nous étions exercées à ce cérémonial, nous nous écriions : « Ma Mère, c'est chez nous cette fois !... » L'émotion était grande. Nous n'osions bouger, nous regardant sans mot dire. Après quelques secondes, encore d'une même voix : « Merci, mon Dieu, de nous avoir gardées, nous sommes toutes ici et aucune n'est blessée... » Nous récitâmes alors le *Magnificat*, encore tremblantes d'émotion.

« Il s'agissait maintenant de savoir si nous pourrions sortir de la cave ! Après en avoir gravi les quelques marches, nous constatons que le bon Dieu qui a toutes les délicatesses pour ses enfants, a ménagé une ouverture, car la porte de l'abri était arrachée.

« Nous avançons à la lueur de lampes électriques et marchons sur des débris de verre qui jonchent le pavé jusqu'à la porte cochère ouverte par la déflagration. Des cris retentissent venant des appartements au-dessus de la Communauté, mais impossible d'avancer, les bombes continuent à tomber sans arrêt, redoublant de force. Mère Marie Lucie nous demande de regagner la cave. Vers 2 heures du matin le calme vint, nous permettant de nous rendre compte de ce qui restait de notre chez nous.

« Toujours munies de lampes électriques, nous avan-

cons au bord du cloître près du jardin. Un monticule de terre, des branches coupées gisent çà et là près de la cuisine qui n'a plus ni portes ni fenêtres... A ce moment une voix toute proche appelle : « Mes Petites-Sœurs, êtes-vous toutes vivantes ? Aucune de blessée ? » Notre réponse la rassure, et l'on remet à plus tard d'autres explications.

« Sœur M. Gabrielle de l'Enfant-Jésus soucieuse de son petit bataillon de lapins, dont elle avait la charge, se dirige vers ses protégés qu'elle trouve dispersés, leurs cabanes ont reçu de rudes blessures, ils ont fui épouvantés et nous les retrouvons dans les décombres, près du réfectoire.

« L'immense entonnoir creusé dans le jardin laisse supposer que la bombe est tombée là, près du mur, en face de la cuisine. L'heure matinale et la pénombre ne nous permettent pas une exploration complète et sur l'invitation de Mère Marie Lucie chacune essaie de retrouver sa cellule.

« Sœur M. Jeanne Isabelle et Sœur M. Xavier partent les premières, hésitant un peu, mais, l'union fait la force, et nous les suivons. Les lits sont couverts de pierres, de gros morceaux de verre ; une épaisse couche de terre recouvre le parquet, les portes et les fenêtres sont arrachées, une statue de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est décapitée... A la tête du lit de l'infirmier se trouve une énorme pierre que plusieurs d'entre nous ont de la peine à remuer... La chapelle heureusement est indemne !

« Bientôt la cloche nous invite à la messe qui fut toute d'action de grâces pour la protection si spéciale de cette nuit inoubliable... »

Ce rude Calvaire n'était pas fini. Dieu devait encore sanctifier les Sœurs dans l'épreuve, avant de les cueillir pour son Ciel.

★★

La Communauté tenta de rester dans ses ruines et d'y tenir. Mais les incendies éclataient tout autour. La situation n'était plus tenable.

C'est à ce moment que la Maison-Mère rappela quatre Sœurs sur les douze qui formaient la famille religieuse. La Communauté se composait désormais de huit personnes :

Mère Marie Lucie, Supérieure ;  
Sœur M. Gabrielle de l'Enfant-Jésus, assistante ;  
Sœur M. Sainte Monique ;  
Sœur M. Xavier ;  
Sœur M. Françoise Yvonné ;  
Sœur M. Bernadette de la Résurrection ;  
Sœur M. Jeanne Isabelle ;  
Sœur Marie Amélie.

Mère Marie Lucie devait, au début de 1944, être remplacée par Mère M. André du Christ qui, avec les sept Sœurs qui viennent d'être nommées, était désignée pour le sacrifice.

★★

La présence à Brest des deux cuirassés allemands *Scharnhorst* et *Gneisenau* entraînait une recrudescence de bombardements de la *Royal Air Force*. Bien que les Petites-Sœurs aient considéré qu'elles avaient

été protégées et que la bombe tombée chez elles avait choisi le meilleur point de chute, puisque la maison restait encore capable de les abriter, elles cherchèrent une combinaison pour diminuer leurs risques dans des conditions raisonnables, tout en continuant *la mission*.

Mère Marie Lucie et les Sœurs les moins alertes allèrent s'abriter pour la nuit chez le commandant Guillermit, à Lambézellec, l'un des faubourgs de Brest, et les autres chez l'amiral Excelmans, à Kerampis-en-Bohars, petite localité située à 7<sup>e</sup> kilomètres. On ne peut se faire une idée de la bonté et du dévouement de ce vénérable bienfaiteur à qui toute la Communauté garde une profonde reconnaissance.

Craignant que leur couvent ne fût de nouveau éprouvé, les Sœurs mirent une partie de leur matériel en sûreté, près de Saint-Pol-de-Léon, à Kérandraon, dans une propriété appartenant au commandant de Kermoisan. Elles y vécurent même une partie de l'été de 1941, mais cette propriété étant trop éloignée pour leur permettre de continuer la mission, elles décidèrent de revenir à Brest et de demander l'hospitalité à l'amiral Excelmans, à Kerampis-en-Bohars.

Le bon amiral, grand et beau vieillard, accueillit les Petites-Sœurs avec empressement. Il leur dit même qu'elles lui rendaient service, car, en occupant sa maison, elles empêchaient les Allemands de la prendre.

Les Sœurs n'y allèrent pas tous les jours, mais seulement à tour de rôle, pour se reposer des alertes.

La Communauté jouissait de l'accueil de Kerampis depuis quelques semaines à peine lorsqu'il lui fallut partir : les Allemands venus visiter le château pre-

naient possession des chambres réservées aux religieuses.

L'amiral Excelmans conseilla alors aux Sœurs d'aller frapper à la porte de l'amiral Odend'hal habitant la villa de Keramezec, à quelques cent mètres plus loin et dont l'une des filles était alors au postulat de Grenelle.

Cette propriété est environ à 8 kilomètres de Brest, où l'on pouvait se rendre quotidiennement, soit à bicyclette, soit par le train départemental fonctionnant alors une fois par jour, mais qui cessa son service en 1943, soit en faisant à pied les 4 kilomètres 500 qui séparent Bohars de Lambézellec, relié par un tramway à Brest.

Les Petites-Sœurs vinrent donc s'installer à Keramezec dans les derniers jours de septembre 1941 ; leur aumônier, M. l'Abbé Verne, les accompagna. Keramezec était une grande villa datant d'une cinquantaine d'années, avec de vastes baies. On y était en pleine campagne, complètement à l'écart des grands chemins. Un rideau d'arbres la séparait du paysage environnant.

L'accueil fut très chaud. Spontanément, Madame Odend'hal laissa aux Sœurs les pièces nécessaires pour une installation complète et autonome : au rez-de-chaussée, une cuisine bien montée, et une grande pièce pouvant servir de réfectoire et de salle de communauté ; au premier étage, deux grandes chambres ; au second étage, on donnait aux Sœurs le fruitier qu'elles convertirent en chapelle.

Sœur M. Gabrielle de l'Enfant-Jésus, tour à tour électricien, tapissier, décorateur, réussit à faire de

cette petite pièce, garnie seulement des rayons nécessaires à un fruitier, un charmant oratoire, intime à cause de son exigüité, d'où la vue, passant par-dessus les arbres, portait sur toute la campagne et jusqu'à Brest, ce qui permettait de suivre les bombardements.

La Messe y fut célébrée pour la première fois le jour de la sainte Brigitte, 8 octobre 1941. Bien des fois, pendant les deux ans qu'elles passèrent à Keramezec, les Petites-Sœurs, assemblées pour la Messe ou pour les offices, continuèrent à prier dans cette chapelle, tandis qu'on entendait dans le voisinage le ronronnement des avions et que la D.C.A. faisait rage.

De tout cela, il ne reste plus grand chose. La maison très mutilée n'est pas entièrement détruite, mais la magnifique propriété a été massacrée. Il en a été de même de la maison de Kérampis, où Mère M. Sainte Elisabeth accomplissant après la catastrophe, un douloureux pèlerinage aux lieux qu'avaient habités les Petites-Sœurs, a rencontré l'amiral Excelmans qui lui a fait contempler ses ruines. L'amiral était splendide de foi et de résignation dans son immense chagrin.

M. l'Abbé Verne, le dévoué aumônier du couvent, demeurait dans un pavillon indépendant. Il n'avait pas voulu quitter la Communauté. Tant qu'elle resta à Brest, il demeura non loin d'elle, en son domicile d'où il affronta, la plupart du temps sans descendre à la cave, les plus terribles alertes. Les Sœurs partant, il partit aussi et jusqu'à la fin de leur séjour à Bohars, il devait rester avec elles, les soutenant et les encourageant dans leur rude épreuve.

Jamais les Petites-Sœurs ne pourront exprimer à la famille Odend'hal la gratitude qu'elles lui doivent. Sa délicatesse, son dévouement furent de toutes les minutes. Madame Odend'hal, et celle de ses filles qui demeurait avec elle s'effaçaient pour laisser aux Sœurs l'impression qu'elles étaient chez elles. Pas une minute cette cohabitation ne pesa aux unes et aux autres. L'exil des religieuses en fut considérablement adouci. Qu'il soit permis d'exprimer dans ces lignes à leurs nobles hôtes la reconnaissance des Petites-Sœurs.

★★

Tout n'était pas rose. Chaque matin, six Sœurs portaient à Brest. Deux autres restaient pour faire le travail de la maison, aller au ravitaillement, s'occuper des malades du village et préparer le repas du soir.

Mère Marie Lucie, malgré son âge, donnait l'exemple et se rendait quotidiennement à Brest, soit par le petit train, quand elle pouvait le prendre, soit à pied, soit en voiture-laitière. Les Sœurs les plus agiles se partageaient les quatre bicyclettes dont elles disposaient. Les plus âgées d'entre elles, Sœur M. Gabrielle de l'Enfant-Jésus et Sœur M. Sainte Monique, ne se risquèrent au début qu'avec prudence à ce sport, les plus jeunes prenaient intrépidement la route, notamment Sœur Amélie et Sœur M. Jeanne Isabelle, chez qui l'on sentait un long entraînement.

Les habitants de Bohars admirèrent la constance des Sœurs affrontant toutes les intempéries. On suivait des petits chemins pour aboutir à la grand'route de Lambézellec : quatre kilomètres bien comptés, à faire par

tous les temps, l'automne et l'hiver de l'année 1942 furent particulièrement pluvieux. Les Sœurs arrivaient souvent trempées à Brest, dans l'impossibilité de changer de vêtements. Mais le bon Dieu les protégea si bien qu'elles ne contractèrent aucune maladie.

C'étaient de rudes corvées : on partait avec un chargement et l'on revenait de même. On emportait de Bohars ce qu'il fallait pour la mission. On y rapportait ce dont on avait besoin pour vivre. On faisait diligence pour avoir le temps de soigner les malades et de revenir aux heures des exercices de la Communauté.

Car la vie religieuse continuait intense et sans fléchissement. La règle était observée, les offices récités dans le fruitier-chapelle. En octobre 1942, les Sœurs y eurent leur retraite annuelle, de six jours pleins, qui fut suivie avec grande ferveur. Pendant ce temps de repos les allées et venues sur la route de Brest étaient suspendues, et toutes les Sœurs se consacraient au recueillement.

De la Maison-Mère était venue, pour présider cette retraite, Mère M. Sainte Elisabeth, Assistante générale. Autour de cette Supérieure tant aimée, les Petites-Sœurs goûtèrent de grandes joies et reçurent de précieux encouragements. Elles ne se doutaient pas que ces dernières retraites — elles en auraient encore une autre en 1943 — étaient celles de leur préparation à la mort. Ces journées de calme et de paix leur furent délicieuses.

Cette retraite de 1942 laissa aux Sœurs un souvenir particulier. Le prédicateur leur avait fait un sermon sur « La mort dans le Christ » qui les avait frappées.

Le Christ sur la croix a offert avec sa mort, toutes nos morts. Accepter la mort selon le rite qu'il a décidé pour nous est la plus grande collaboration que nous puissions faire à son Sacrifice. C'est pourquoi il faut accepter avec joie le genre de mort qu'il plaira au Christ de nous envoyer. C'est là le moyen d'aller au Ciel sans passer par le Purgatoire.

Enthousiasmées de ces idées, les retraitantes en ont vécu. Elles les avaient notées, les répétaient souvent, en parlaient entre elles, en écrivaient à la Maison-Mère. Dans l'abri elles en vivaient. Leur retraite de 1942 les a vraiment fait « mourir dans le Christ ».

A la clôture de la retraite, les Sœurs demandèrent au Père prédicateur de faire solennellement la bénédiction des bicyclettes, ces pacifiques montures qui rendaient tant de services.

Dans la salle de communauté, les machines avaient été disposées, parées de fleurs et de rubans, avec une pancarte portant un nom, chaque voyageuse ayant choisi pour sa machine le Saint auquel elle confiait la protection de sa route. Le Père prédicateur jeta sur ces véhicules, que l'Eglise n'entrevoyait pas encore quand elle composait le Rituel, la bénédiction destinée aux voitures. L'eau bénite chasse tous les démons mauvais : de fait, les zélées pédaleuses n'eurent jamais d'accident, qui pût compter, sur le chemin... Deux de ces sympathiques bicyclettes ont péri dans la tourmente, deux autres ont été sauvées ! Insignes reliques du laborieux dévouement des Petites-Sœurs !

Malgré les fatigues des allées et venues, les Sœurs étaient moins lassées que si elles étaient restées à Brest, parce qu'elles jouissaient de bonnes nuits. A Bohars,

on ne se levait pas... quoiqu'au moins cent bombes soient tombées autour de la propriété. Mais on avait d'abord confiance en Dieu ; on savait aussi que la maison n'était pas spécialement visée, et puis, tout autour, l'espace était grand... Harrassées, les Sœurs dormaient.

★ ★

A la fin de l'été 1943, Mère Marie Lucie ayant terminé à Brest son temps de supériorat, fut arrachée à cette vie d'émotions et de surmenage pour une autre destination. Mère Marie Lucie avait été une Supérieure admirable. Dans ces temps où il fallait un courage surhumain pour maintenir le moral de sa Communauté et faire front aux plus graves difficultés, elle s'était révélée le chef à la fois ferme et bon qu'il fallait aux Petites-Sœurs. Ce n'est pas sans un déchirement que ses filles la virent s'éloigner. La pratique en commun de tant de fatigues et de dangers avait tellement uni les cœurs !

Mère Marie Lucie fut remplacée par Mère M. André du Christ, qui avait déjà dirigé la maison de Brest de septembre 1928 à septembre 1934. Elle revenait donc dans une mission qu'elle aimait. Jeune encore, d'un caractère ardent, c'était une entraîneuse. Sous sa direction, la Communauté reprit avec plus de zèle que jamais sa vie de dévouement et de sacrifice.

Quelques jours après l'arrivée de Mère M. André du Christ, le Père Ricard, Supérieur du collège des Jésuites de Brest, vint à Bohars prêcher la retraite annuelle des Petites-Sœurs. Elles la suivirent avec une

ferveur redoublée. La fréquentation du danger, le partage des mêmes privations avaient créé parmi les huit religieuses un esprit de fraternité et de charité magnifique : elles s'aimaient profondément, ressentait vivement leurs peines mutuelles et s'entraidaient courageusement dans l'effort commun. Aussi la retraite fut vécue dans une chaude atmosphère d'intimité et donna des fruits de grâce. Aucune ne savait le sort qui l'attendait, mais toutes pressentaient de terribles heures à vivre dans l'enfer brestois.

A partir d'octobre 1943, les bombardements aériens devinrent beaucoup moins fréquents. En dehors de quelques sous-marins, la marine allemande n'utilisait plus la rade de Brest, les alertes nocturnes étaient rares. En outre la Municipalité de Brest avait construit, au cœur de la ville, deux très solides abris souterrains : celui de la place Wilson et celui de la place Sadi-Carnot. Ils offraient une sécurité absolue : aucune bombe ne pouvait les percer, et, de fait, toutes celles qui sont tombées sur eux n'ont même pas été entendues de l'intérieur.

L'entrée de l'abri de la place Wilson était à moins de 80 mètres de la rue du Château. Il n'y avait donc aucune raison sérieuse pour les Petites-Sœurs de ne pas revenir à Brest où elles se trouvaient évidemment mieux à pied d'œuvre pour poursuivre leur mission.

Elles abandonnèrent Keramezec, en octobre 1943, et le quittèrent avec chagrin, car on s'attache aux lieux où l'on a vécu dans la paix. Elles regrettèrent surtout la bonté si charmante de la famille Odend'hal et surent témoigner par mille paroles et gestes délicats leur profonde reconnaissance.

Il avait d'abord été entendu que tout demeurerait dans le même état à Bohars, afin de le regagner immédiatement si la situation l'exigeait de nouveau. Mais la vie resta calme jusqu'au 1<sup>er</sup> août 1944. Peu à peu, les Sœurs vinrent chercher le matériel et les provisions qu'elles avaient laissés sur place.

★ ★

Malgré les évacuations successives, il restait encore à Brest un noyau d'habitants assez important ; beaucoup de vieillards, en particulier, se refusaient à abandonner leur mobilier et leurs petites habitudes. Les Sœurs eurent donc l'occasion pendant ce séjour de plus d'un an, dans leur demeure habituelle, installée tant bien que mal, de faire un bien considérable.

Pendant les dernières semaines précédant l'arrivée des Américains devant Brest, elles avaient entrepris l'Intronisation du Sacré-Cœur dans de nombreux foyers.

Ce fut un apostolat très fécond.

« La douleur, dit Bossuet, fait dans l'âme un désert où retentit la voix de Dieu. »

Les familles étaient disposées comme jamais à se jeter dans la confiance en Dieu. Les Sœurs en profitèrent pour ramener à la pratique beaucoup d'égarés.

Comme preuve de l'accueil que faisait au Sacré-Cœur la population, on lira la lettre suivante écrite après la catastrophe par une sinistrée de Brest, évacuée pendant le siège et réfugiée à Landerneau :

« ...En ce jour de l'Intronisation du Sacré-Cœur à

la maison, Sœur M. Françoise Yvonne s'y trouvait avec le prêtre ; cérémonie simple, touchante, mais grandiose à la fois.

« Je ne l'oublierai jamais, bien que le Sacré-Cœur m'envoie une grande épreuve : ma maison — la sienne surtout, car Il y a toujours été à l'honneur — vient d'être complètement détruite, brûlée ; il n'en reste plus rien.

« J'ai tout perdu, je suis bien éprouvée. Depuis un an et demi : j'ai perdu ma chère maman, mes chères Petites-Sœurs, maintenant, ma maison.

« Malgré mon profond chagrin, je ne murmure pas... Je L'aime tant !...

« Gloire toujours à son Sacré-Cœur.

Marcelle A. »

Ainsi, du couvent à demi-ruiné de la rue du Château descendait, par les mains des Petites-Sœurs, sur la population pauvre de Brest des flots de grâce céleste.

## CHAPITRE III

### LE SIEGE

A Brest, comme partout en France, on suivait avec anxiété les événements qui se déroulaient depuis le 6 juin 1944, date du débarquement des forces alliées anglo-américaines, en Normandie. Comme partout, aussi, les Brestoises étaient à la joie, concevant des espoirs fous d'une délivrance rapide.

A la rue du Château, les Petites-Sœurs, ardentes et bonnes Françaises, ne furent pas les dernières à exulter, pensant bien que leurs malheurs touchaient à leur fin. Dans ces sentiments, elles redoublèrent de ferveur dans la prière et d'ardeur au travail de la mission.

Cette allégresse fut de peu de durée. Tandis qu'on apprenait la délivrance des autres villes d'où les Allemands se retiraient, on sentait qu'à Brest, ils avaient l'intention de résister. La partie de la population qui comprenait quelque chose à la guerre, entrevoyait les pires épreuves...

Les Petites-Sœurs, braves toujours, se confiaient à la Providence, et, n'ayant peur de rien, continuaient à faire du bien, soutenant le moral des pauvres gens.

Le jeudi 3 août, on apprit la délivrance de Rennes

par les Américains. Rennes s'en tirait à bon compte et nageait dans le bonheur. Ce jour fut une date triste pour les Brestois : le courant électrique, déjà coupé pour la plupart des consommateurs, cessa complètement. Heureusement, cette privation tombait dans les jours longs, ce qui diminuait d'autant le supplice des ténébres.

En ces jours du début d'août, Mère M. André du Christ écrivait à sa Supérieure Générale : « Ici, les trams ont disparu bien avant les trains... plus de gaz, ni d'électricité, ni de bois, ni de charbon, ni de beurre, ni de fromage, ni pâtes, ni légumes secs... ni de pain, que 70 grammes par jour, et qui menacent de disparaître jusqu'au blé nouveau (500 grammes livrés en une seule fois pour toute la semaine). »

Mais, une autre épreuve fut infligée à la population : celle de l'isolement total dans son bout du monde. La *Dépêche de Brest* cesse de paraître. La T.S.F. ne pouvait suppléer au manque de nouvelles, puisqu'elle aussi était muette par suite de la suppression du courant. Rien de plus démoralisant que d'ignorer, dans les circonstances tragiques, ce qui se passe au dehors. Alors, chacun se perd en suppositions rattachées à des espoirs vagues et à des sentiments. Tous les assiégés attendaient impatiemment les Américains, s'imaginant que leur arrivée serait foudroyante.

Le vendredi 4 août, le bruit court que les Américains ont délivré Dinan. Les Allemands de Brest sentant la menace se rapprocher, prennent des mesures. Dans la matinée, leurs troupes font évacuer de la ville tous ceux qui n'y ont pas leur domicile habituel, et ils en interdisent l'accès aux habitants des communes voi-

sines. Dans l'après-midi, un ordre d'évacuation est lancé : tous les non-indispensables devront partir pour le sud du Finistère.

Le lendemain, un grand nombre de gens s'en vont. Cette évacuation est lamentable ; les Petites-Sœurs se multiplient pour aider les vieux, les invalides, les mères. Leur zèle est admirable. Elles regardent, non sans émotion, ces pauvres gens partir avec quelques kilos de bagages sur des poussettes, des charrettes à bras, des voitures d'enfants. Les mamans emportent leur petit trésor de bébé, tandis que les plus grands suivent à pied...

Ce même samedi, 5 août, fut un jour noir. Pour la première fois depuis le débarquement en Normandie, les avions alliés viennent vers 11 heures du matin bombarder Brest. Ce fut le signal d'un nouveau courant d'évacuation. Beaucoup étaient rentrés depuis l'accalmie, mais les avions reparaissant, on se hâte de s'enfuir : on ne veut pas recommencer à vivre sous la terreur des alertes.

Les Petites-Sœurs vont-elles imiter la masse du peuple et s'éloigner aussi ? Elles en sont vivement sollicitées par leurs amis : mais elles refusent.

Mère M. André du Christ n'est pas femme à hésiter devant le devoir. Ses filles partagent toutes ses sentiments. D'ailleurs, la Révérende Mère Générale veut que ses Religieuses remplissent leur mission jusqu'au bout et ne reculent pas devant le danger. Elle leur a ordonné de partir toujours les dernières, quand il n'y aurait plus de misère à soulager. Or, ce n'est pas le cas à Brest : trop de malheureux ont et, jusqu'au dernier jour, auront besoin d'elles.

En ce même samedi 5 août, le Maire de Brest, M. Eusen, alla trouver le colonel allemand qui commandait la place. Il lui demanda de déclarer Brest ville ouverte. Le colonel refusa. Il ne pouvait prendre sur lui une telle décision. Mais M. Eusen eut l'impression que la résistance allemande ne serait pas farouche. Il semblait bien que la Wehrmacht, afin d'éviter des sacrifices inutiles, s'opposerait, pour la forme, aux Américains et céderait aussitôt le terrain. C'est probablement ce qui aurait eu lieu si une intervention inattendue n'avait changé ces raisonnables dispositions du colonel. Que de malheurs eussent été évités !

Le dimanche 6 août, journée calme. Le pardon de Bohars, localité qu'avaient habitée les Petites-Sœurs, se célèbre selon le rite habituel, grand-messe bien suivie, foule compacte à l'église par suite de l'affluence des réfugiés venus de Brest et de Lambézellec.

A Brest, on célèbre les offices habituels du dimanche dans la paix. Que de prières ardentes, mêlées d'espoir, car on colporte partout les mots réconfortants que le maire a donnés au sortir de son entrevue avec le colonel, et l'on attend, pour les jours suivants, la délivrance.

\*\*\*

Le lundi 7 août, date néfaste, se produit un coup de théâtre : la guerre, la fureur, la rage tombent du Ciel !

Une division de parachutistes allemands ayant atterri dans la région de Rennes, réussit à gagner Brest par la route. Un sérieux accrochage avec les forces

*Cette division de parachutistes stationnait déjà en Bretagne, bien avant le débarquement et n'a seulement atterri dans la région de Rennes comme l'indique l'auteur.*

américaines dans la région de Carhaix ne l'empêche pas de progresser. Cette division, composée de nazis sectaires, gonflés à bloc, est commandée par le jeune et sinistre général Ranke, qui s'est illustré en Crète et en Lybie.

Ranke prend le commandement de la place. C'est un homme farouche. Ses parachutistes sont fanatisés. Ils sont les âmes damnées de leur patron qu'ils regardent comme une divinité et déclarent qu'ils se feront tuer mais ne se rendront jamais.

Du coup, la défense de Brest, à la grande angoisse de tous, prend une autre allure. On sent que les Américains trouveront une opposition acharnée. Les Brestois se demandent ce que seront les lendemains ?

Les Petites-Sœurs, trop confiantes assurément, avaient ramené de Guiscriff, de Bohars et d'ailleurs leur matériel dispersé. Peu à peu, elles avaient aménagé de nouveau leur maison de la rue du Château. De leur couvent, elles avaient beaucoup rayonné pendant les mois d'accalmie et missionné avec ardeur, gagnant une popularité universelle, car elles s'imposent à l'admiration des petits comme des grands, n'hésitant pas à continuer au travers du danger leur ministère de charité, plus utile que jamais.

L'arrivée de Ranke les plonge dans une terrible inquiétude. L'une d'elles exprime leurs sentiments en écrivant ces mots tragiques qu'on a retrouvés sur elle après la catastrophe, dans une lettre qu'elle n'a pu envoyer :

« Je te griffonne ces quelques lignes dans l'espoir

qu'un jour ou l'autre, elles te parviendront par une occasion imprévue encore.

« Depuis le 4 août, nous vivons une véritable page d'histoire... et elle est effroyable, douloureuse, angoissante. Jusqu'à présent, nous sommes en vie et notre petit couvent a été protégé ! Mais qu'en sera-t-il demain, et peut-être dans une heure ? Qu'importe ! Nous sommes entièrement abandonnées à la Volonté divine et la bénissons en tout et toujours. »

★★

En cette journée du 7 août, l'état de siège est décrété. Impossible de circuler dans les rues, même pendant les alertes. Aussitôt les abris furent envahis et l'on dut y rester jour et nuit. Il fut toutefois permis d'en sortir de 9 h. à 11 h. chaque jour, à cause du ravitaillement. Il y avait dans ces abris 4.000 personnes !

M. le Chanoine Courtet, curé de Saint-Louis, décida de cantonner avec ses Vicaires dans l'abri, rue Suffren, place Wilson, où se trouvaient ses paroissiens et les Petites-Sœurs de l'Assomption.

Le dimanche 6 août, Mère M. André du Christ était allée voir M. le Curé, qui l'avait priée de se réfugier dans l'abri à chaque alerte, et en cas de siège de prendre la Sainte Réserve et de la descendre avec elle. C'est là qu'elle apporta, en effet, le ciboire de sa chapelle, le lendemain 7 août. Elle fut heureuse d'avoir cet honneur : « On se croirait revenu, dit-elle à M. le Curé, au temps des persécutions ou de la grande Révolution, où les religieuses et les laïques devaient prendre soin de leur Dieu. »

Du 7 au 14 août, les Petites-Sœurs se sont dévouées dans l'abri auprès de la population, notamment près des malades et des mamans qui avaient de tout petits bébés et qui se trouvaient rassemblés dans une alvéole de l'abri.

La municipalité avait fait creuser ces deux immenses abris en vue des mauvais jours : l'un partait de la rue Suffren pour aboutir sous la place Wilson, l'autre partait de la Porte de Tourville pour sortir place Sadi-Carnot. C'étaient deux longs souterrains de quatre à cinq cents mètres.

La vie y était fort difficile. Une Petite-Sœur va nous renseigner sur l'existence dans ces refuges. Elle écrivait dans des papiers qu'on a retrouvés après sa mort :

« La nuit, c'est fort pénible. Peu réussissent à s'étendre sur des matelas, les autres restent assis comme ils peuvent... Nous avons été chargées des biberons de tous les bébés dans l'abri. Cela nous a donné l'occasion de faire plusieurs baptêmes.

« Presque toutes les personnes de la société quittent la ville, aussi tous ces pauvres gens sont du genre de notre clientèle. C'était tout à fait notre place d'être au milieu d'eux. Nous passons notre temps à les visiter, à leur remonter le moral et à essayer de leur faire du bien.

« Nous nous occupons des vivres, du ravitaillement.

« Au bout de dix jours passés dans les abris, ce qui devait arriver n'a pas manqué : les murs sont tellement humides !... Une véritable épidémie de grippe

s'est déclarée. Nous n'arrivions pas à badigeonner toutes les gorges, à mettre des gouttes dans le nez, à donner des gargarismes... »

★★

Pendant la période du 7 au 14 août, où les abris étaient remplis de gens entassés, les Petites-Sœurs eurent une activité admirable. Une femme qui leur était affectionnée et qui, elle, a échappé au cataclysme, Madame Montfort, raconte :

« Chaque jour, nous les voyions, après entente avec M. Branaller, directeur des cuisines d'Entraide A.D.P. (1) de Brest, venir munies de récipients, chercher leur petit déjeuner qu'elles se partagent dans leur maison de la rue du Château.

« Puis sur invitation de M. P. Branaller, bientôt c'est avant chaque repas que deux d'entre elles viennent chercher le repas complet pour la Communauté. »

Car il faut savoir que les groupes officiels d'assistance avaient le droit de sortir munis de leur brassard pour les soins ou le ravitaillement.

Madame Montfort continue :

« Certains A.D.P. assistent à la Messe dans la ravissante chapelle des Petites-Sœurs, où M. le Curé de Saint-Louis, le Père Ricard, et M. l'Abbé Le Bihan, officient selon leurs possibilités, car l'église Saint-Louis est toujours ouverte, la chapelle du Collège Bon Secours aussi, et des Messes sont dites à l'abri Wilson.

(1) A.D.P., Auxiliaires de la Défense Passive.

« Jusqu'au 14 août, jour de la grande évacuation, les Petites-Sœurs circulent, s'occupent de tous, facilitant dans les abris les distributions de chocolat et de bouillon que font les A.D.P. depuis le 8 août, dans les deux abris et à Saint-Martin, aux Halles.

« Elles s'intéressent beaucoup à nous, prient beaucoup pour nous. Elles ont énormément à faire, parmi cette foule compacte qui vit sous terre vingt-deux heures sur vingt-quatre, les Allemands n'autorisant de sortir que deux heures par jour. Il fait chaud. Il y a là femmes, enfants, vieillards, infirmes, qui accrochés à leurs demeures, à leurs biens, n'ont pas cru au grand désastre, et malgré les ordres des Allemands ont toujours refusé de partir.

« Les Petites-Sœurs avaient là une lourde tâche, très belle aussi, car les fréquents bombardements et cette vie triste provoquèrent de nombreux accidents. »

★★

Dans la journée du 8 août, la batterie allemande de Kerognan prend à partie le village de Gouesnou où sont les Américains. On apprend que ne se sentant pas en force, les Yankees se retirent hors de portée des canons, en attendant des nouvelles troupes et des blindés.

Le lendemain 9 août, les Brestoises ont la désagréable surprise de l'arrivée d'une soixantaine d'avions, qui bombardent la ville. On continue la vie traquée.

Les parachutistes de Ranke organisent leur front. Ils englobent plusieurs communes avoisinantes. Entre autre, l'agréable oasis de Bohars, où les Petites-

Sœurs avaient passé de si bons jours et tant prié dans leur fruitier-chapelle, est incluse dans la défense allemande, ce qui ne l'arrangera pas du tout.

Et les bombardements continuent.

Une Petite-Sœur écrit ces lignes qu'on a retrouvées auprès d'elle après sa mort et qui se rapportent à ces journées terribles :

« Peut-être savez-vous le sort de notre pauvre ville. Il ne m'appartient pas de le dire, de peur d'être censurée.

« Depuis quinze jours, nous sommes en état de siège. Nous nous demandons quand cette situation prendra fin. Au début, nous croyions que cela durerait deux ou trois jours au plus, et cela se prolonge sans cesse ! »

Certes, le temps durait aux pauvres assiégés. L'angoisse croissait.

La Petite-Sœur continuait :

« La ville est bombardée. Des quartiers entiers sont livrés aux flammes, sans espoir d'y remédier par l'eau... Qu'importe, nous sommes prêtes ! »

★★

Les abris avaient été prévus pour y donner un refuge momentané à la population en cas d'alerte ou de bombardement. Ils n'avaient pas été aménagés pour un séjour de longue durée comme celui que nécessitait l'état de siège. La vie y devint difficile au bout de deux ou trois jours. Les gens ne pouvaient se cou-

cher, on dormait assis sur les marches des escaliers ou sur ses bagages. On y tenait dans l'attente des Américains qui ne venaient point. Cet état de choses ne pouvait durer.

Comme la situation s'affirmait critique, M. le Curé de Saint-Louis alla le vendredi 11 août trouver le Maire, M. Eusen, et lui demanda d'intervenir auprès des autorités allemandes et américaines pour permettre l'évacuation et donner un libre passage à la population. Malgré les instances de M. le Chanoine Courtet, M. Eusen n'osa pas se ranger à son avis. Mais l'idée devait germer. La ville était sans eau depuis la veille, un bombardement ayant coupé l'artère principale de la canalisation. Un nouveau bombardement par canons américains du dimanche 13 août, à 4 heures du matin, devait encore augmenter l'inquiétude. Dans la journée, vers 11 heures, M. le Curé rencontra M. le Maire, sortant de la Platzkommandantur. « J'ai mis, dit M. Eusen à M. le Chanoine Courtet, en réalisation votre suggestion. Tout marche. Les Allemands accordent une trêve pour demain, de 9 h. à 12 h. et de 16 h. à 19 h. Ils laissent deux routes pour l'évacuation. Ce soir, ils me délivreront les pièces nécessaires pour aller comme plénipotentiaire trouver les Américains afin d'obtenir leur accord. »

Aussitôt, comme une trainée de poudre, le bruit se répandit que le lendemain, 14 août, on pourrait s'échapper de Brest, et chacun songea au départ.

★★

Dans la soirée, M. le Chanoine Courtet reçut la

visite de plusieurs Supérieures de Communautés demandant ce qu'il y avait à faire. Il fallait partir.

Mère M. André du Christ vint aussi, elle, vers 20 heures. M. le Curé lui conseillait de s'en aller.

Il insista même pour la décider à s'éloigner avec ses Sœurs, lui montrant que leur clientèle était sortie de la ville et qu'il vaudrait mieux la suivre pour la secourir.

M. le Chanoine Courtet parlait le langage de la prudence. Il entrevoyait les pires malheurs, et, comme il estimait et aimait profondément les Petites-Sœurs dont il était depuis si longtemps le confesseur, le conseiller, l'ami dévoué des bons et des mauvais jours, il aurait voulu les arracher à l'enfer dans lequel elles demandaient à s'ensevelir.

Mère M. André du Christ comprenait parfaitement les raisons qui portaient M. l'Archiprêtre à insister pour le départ, et c'eût été avec empressement qu'elle s'y serait rendue si sa haute conscience du devoir ne l'avait retenue. Elle savait que dans le fond de l'abri, il y aurait aussi des malades à soigner, des courages à remonter, peut-être des mourants à assister et la Messe à préparer...

Elle estimait que le rôle des Petites-Sœurs n'était pas fini, mais qu'au contraire, dans l'extrême malheur, il leur fallait accomplir une tâche d'extrême miséricorde. Par ailleurs, Mère M. André du Christ avait, dans la mémoire, les ordres reçus des Supérieures : ne quitter le poste que forcées et contraintes, et partir les dernières.

Toutes ces pensées influencèrent la volonté de la vaillante Supérieure qui ne put consentir à quitter

Brest. Elle déclara que les Petites-Sœurs resteraient.

Mère M. André du Christ avait, par une grâce intérieure, été préparée au sacrifice qui l'attendait. Le 2 février 1934, voilà onze ans, elle écrivait à ses sœurs : « Cette semaine archi-pesante de choses à faire... puis le Carême va passer à la vitesse de 180 à l'heure... et après ce sera de la vitesse acquise, vertigineuse, *qui va nous lancer dans le ciel d'un bond, couvertes de fumée, de charbon, de poussière et peut-être de sang.* »

On se demande quelle vision d'avenir lui inspirait ces paroles prophétiques. Or, le 1<sup>er</sup> août 1944, un mois avant la catastrophe, prophétisant de nouveau, sans le savoir, Mère M. André du Christ écrivait à sa Supérieure Générale :

« Nous sommes prêtes, si telle était la Volonté divine, *à être réduites en poudre ou en fumée...* notre sérénité ne se trouble de rien... »

Elle avait certainement dit et répété cette pensée à ses filles... et toutes avaient acquiescé ! Elles ont fait un sacrifice volontaire, et pour quelques-unes, on l'a su depuis, combien méritoire.

★★

Le 14 août devait marquer le grand départ de la population. Exode lamentable de près de 40.000 personnes restées dans leurs caves, blotties dans leurs ruines ou réfugiées dans les abris. Elles s'en allaient à l'aventure sous la conduite de leurs prêtres, qui seuls ont organisé, dirigé et accompagné ces tristes convois sur les routes de l'exil. Pour sa part, M. le

Chanoine Courtet avait donné l'ordre à ses Vicaires de s'occuper de ce départ et de veiller sur les cortèges.

M. le Curé de Saint-Louis écrit : « Je dois dire à l'honneur des Petites-Sœurs qu'elles ont fait l'impossible pour évacuer leurs malades et qu'elles ont réussi. »

« Tous nos malades sont partis, me disait Sœur M. Gabrielle de l'Enfant-Jésus le soir même ; ça n'a pas été sans mal, mais tous sont partis. Vous êtes content, M. le Curé ? — Enchanté, ma Sœur ! »

Tout le monde était fourbu ce soir-là et ceux qui restaient étaient tristes de ce départ. L'abri, véritable fourmillière humaine, était presque vide. Au lieu de 4 000 personnes qui s'y entassaient jusque-là, il n'y en avait plus que 170. Le même vide s'était fait dans l'abri de la place Sadi-Carnot, plus grand encore que l'abri Wilson et où demeuraient 250 personnes — 420 à peu près en tout.

On rapprocha les couchettes les unes des autres pour passer la nuit. M. le Curé de Saint-Louis écrit : « Je vois encore les Petites-Sœurs allongées sur des chaises de transat, au milieu de l'abri près de l'alvéole de la Croix-Rouge. Leur groupe se détachait sur le reste des couchettes étendues à terre. Dans cette nuit, c'était une vision de paix et de sérénité. J'ai senti alors le prix de leur présence au milieu de ces hommes et de ces femmes angoissés et le réconfort qu'elles apportaient à tous à une heure si grave. »

Cette impression de M. le Chanoine Courtet était aussi celle d'autres personnes. Écoutons Madame Montfort : « Le 14 au soir, violent bombardement. Descende rapide à l'abri Wilson (18 h. 30 environ). Les bombes tombent serrées et nombreuses. Dans l'abri,

il y a place maintenant, on peut circuler. J'avise les Petites-Sœurs qui sont là, assises face au Poste de Secours. Je m'assieds parmi elles. Mère M. André du Christ me pose quelques questions au sujet de l'attentat de la veille contre notre patron, M. Pierre Branaller. Elles m'assurent toutes de leurs prières pour son prompt rétablissement. Elles ont leur chapelet à la main. Je me tais et reste un peu avec elles.

« Un bruit circule : défense absolue de sortir de l'abri, des combats se livrent à la surface entre Français de la Résistance et Allemands. Nous nous regardons tous, inquiets et navrés de devoir passer la nuit dans ce tunnel glacial, car la foule n'est plus là, distributrice de chaleur. Nous nous taisons ; c'est bien cela : il faut se résigner à rester enfermés sous terre sans siège ni rien pour se protéger du froid, sans nourriture aussi. Voyant que les Sœurs ont des couvertures, j'ose leur en demander une. Aussitôt l'une d'elles me tend la sienne. Je refuse. Mais je dois obéir et je m'en vais vers mon groupe, ayant sur les bras une couverture.

« D'où je suis, je peux voir les Sœurs prier, égrenant sans se lasser ces beaux chapelets que nous connaissons bien. »

★ ★

Cette nuit du 14 août devait être tragique. En ville, vers 21 heures, la Résistance a attaqué les Allemands. Des coups de feu éclataient dans les rues et aux entrées de l'abri ! Tôt après, des cris : « Un blessé, vite un brancard ! » Quelques hommes de la

Défense Passive sortent de l'abri et y ramènent bientôt le cadavre d'un agent de police, tué sur la rue, d'une balle à la nuque. Les Petites-Sœurs aussitôt se mettent en devoir de veiller, à tour de rôle, le mort toute la nuit.

A 23 heures, une compagnie de soldats allemands, armés jusqu'aux dents, descend dans l'abri par l'escalier de la place Wilson, et opère une fouille générale des personnes et des couchettes. On arrête le Commissaire central et les agents de police venus saluer la dépouille de leur camarade. Ensuite, ce fut le tour de M. le Maire, puis celui de M. le Curé de Saint-Louis.

— Le Curé de Saint-Louis ?

— C'est moi !

— Vous êtes arrêté. Suivez-nous, et ne parlez plus. »

M. le Chanoine Courtet est emmené dans l'abri allemand du petit Lycée. On le questionne :

« Des terroristes ont tiré sur nous de la tour Saint-Louis. Comment sont-ils entrés dans votre église ?... »

Monsieur le Curé subit alors un long et minutieux interrogatoire. L'accusé a répondu à tout, n'étant aucunement responsable de ce qui s'est passé.

A 1 heure du matin, le 15 août, l'interprète dit à M. le Curé, comme conclusion de l'instruction :

« Si vous le voulez, nous vous autorisons à descendre dans votre abri pour y passer le reste de la nuit, mais donnez-nous votre parole d'honneur de ne pas en sortir et de revenir ici à 8 heures. »

Monsieur le Curé partit aussitôt.

« En arrivant sur la place Wilson, écrit-il, j'ai vu en

face de moi un immense brasier dans le ciel. C'était l'église Saint-Louis qui flambait... »

Quelle émotion dans le cœur du pasteur. Il ajoute :

« Ce fut une joie pour tous que mon retour dans l'abri. »

A 7 heures, M. le Curé y célébra la Messe et y communia les Petites-Sœurs.

« Après les émotions de la nuit, écrit M. le Chanoine Courtet, quelle scène inoubliable que ce Saint-Sacrifice célébré dans cette caverne et auquel s'est unie toute l'assistance ! Après la Messe, un incroyant s'est approché de moi : « M. le Curé, vous venez de perdre votre église. Nous vous aiderons à la rebâtir. Acceptez, je vous prie, cette offrande ». Il m'a remis un billet de 1.000 francs. Ce fut le premier don. Cet homme devait trouver la mort dans la catastrophe du 9 septembre, ainsi d'ailleurs que presque tous ceux qui assistaient avec tant de recueillement à cette Messe. » Qui sait si sa générosité n'a pas valu à cet homme la grâce du salut ?

Ce matin du 15 août fut célébrée une autre Messe, probablement celle du Père Ricard. Après le départ de M. le Chanoine Courtet, qui fut fidèle à sa parole, le Père restait chargé des pouvoirs de Curé. La Sainte Vierge n'abandonna pas les Petites-Sœurs. Pour les consoler des émotions terribles de cette nuit tragique, elles eurent le bonheur sans égal d'avoir la Messe dans leur chapelle encore intacte de la rue du Château. On ouvrit la cloison du fond, et comme aux plus beaux jours, la chapelle fut pleine de gens sortis de leurs caves et de certains autres abris encore fréquentés.

C'était pour la petite Communauté, une joie incom-

parable d'avoir la Messe chez elle ! Mais pourtant, la cérémonie fut voilée de tristesse : « A présent, écrit l'une des Sœurs, notre petite chapelle est si sombre, puisque nous n'avons plus d'électricité ! Elle est devenue l'unique paroisse de la ville, desservie par un Père Jésuite. Les gens sortent de l'abri pour y assister à la Messe et s'y présentent en casque blanc et brassard de la Croix-Rouge. »

Plusieurs fois se renouvela ce rendez-vous dominical dans le petit sanctuaire de la rue du Château. Maître Masseron, avocat à Brest, qui a eu la chance d'échapper à la catastrophe, écrit : « Le dimanche 20 août, la Messe du Père Ricard avait été dite dans la chapelle des Sœurs. Et comme il n'y avait pas d'enfant de chœur, je l'avais réponde, ce qui ne m'était pas arrivé depuis une dizaine d'années. Le Père Ricard avait, à ce moment, les pouvoirs de Curé de Brest. »

★ ★

A 8 heures, le 15 août, M. le Curé remonta donc à l'abri du Lycée et de là fut incarcéré à la prison de Pontaniou, d'où il fut libéré le jour même, dans l'après-midi.

Le lendemain, 16 août, M. le Chanoine Courtet était dans sa chambre au presbytère, lorsqu'il entendit frapper à sa porte. Il en fut bien surpris, car la ville était déserte. La porte s'ouvre et il voit entrer deux Petites-Sœurs, Sœur M. Gabrielle de l'Enfant-Jésus et Sœur M. Françoise Yvonne qui venaient lui apporter une lettre de Mère M. André du Christ, expli-

quant à M. le Curé sa décision et lui demandant à nouveau que faire.

A ce moment il n'y avait plus de moyen de sortir de Brest. Ce n'était pas un ordre de s'en aller que Mère André du Christ envoyait chercher, mais une approbation de sa décision de rester. Ame droite et surnaturelle elle ne se sentirait en totale tranquillité que lorsque l'attitude que lui dictait sa conscience serait confirmée par l'autorité. Alors, elle et ses Sœurs sentiraient leur courage décuplé pour l'âpre tâche entrevue.

M. le Chanoine Courtet écrit :

« J'ai réfléchi quelques minutes avant de répondre. J'allais confirmer ma décision du 13 août, lorsque les Petites-Sœurs rentrent et se mettent à discuter avec moi : « Oh ! Monsieur le Curé, ne faites pas cela ! Laissez-nous. Nous voulons toutes rester ! » Au bout de dix minutes, je me suis laissé fléchir. On sait combien j'aimais ces religieuses qui étaient de saintes âmes. Je me suis dit : « Après tout, le bon Dieu a ses desseins. Il les inspire peut-être mieux que moi et leur présence n'est pas sans utilité pour ceux qui restent. »

« Aucun danger ne paraissait d'ailleurs les menacer dans cet abri creusé à 25 mètres sous roche et qui a résisté à toutes les bombes. Jusque-là, le siège n'avait pas été terrible et nous pensions qu'il allait se terminer sans trop d'à-coups sous quelques jours.

« J'ai cependant rappelé à Mère M. André du Christ ce que je lui avais dit, mais j'ai ajouté que je n'étais pas son Supérieur et que je la laissais libre

de prendre — puisqu'elle connaissait aussi bien que moi la situation — la décision qu'elle jugerait préférable pour ses Sœurs.

« Devant cette réponse, que je leur ai lue, Sœur M. Gabrielle de l'Enfant-Jésus et Sœur M. Françoise Yvonne ont été ravies. Elles ne savaient comment me témoigner leur reconnaissance. Hélas ! comme j'ai regretté ensuite de m'être laissé fléchir ! Je ne m'en console qu'en pensant que Dieu voulait le sacrifice de ces saintes âmes, prêtes à recevoir leur récompense du Ciel ! »

M. le Curé a avoué depuis que connaissant l'âme si surnaturelle de Sœur Françoise Yvonne et son grand détachement, il a été conquis par elle et n'a pas osé refuser ce qu'elle demandait.

★★

Dans l'après-midi de ce 16 août, un officier allemand catholique faisait dire à M. le Maire : « Prévenez M. le Curé de Saint-Louis qu'il est à nouveau menacé. Dites-lui de se cacher cet après-midi et de partir demain matin. Le service religieux sera assuré par le Père Ricard. »

Sur le conseil de M. Eusen, et dans l'impossibilité où il était de rester avec la population, M. le Curé se décida à quitter Brest le lendemain, dès le matin du 17 août. Un quart d'heure après son départ, la Gestapo arrivait le chercher dans la clinique où il avait passé la nuit, dans le quartier moins éprouvé de Saint-Martin.

« C'est dans cette clinique, écrit M. le Curé, que

le soir du 16 août, j'ai reçu pour la dernière fois la visite de Sœur M. Gabrielle de l'Enfant-Jésus, informée de la menace d'arrestation qui planait sur moi. Elle venait me faire les adieux de la Supérieure et de la Communauté, me remercier en leur nom de les avoir autorisées à rester à Brest. »

★★

Ce qui restait officiellement d'habitants à Brest s'était donc installé dans les deux abris : au nombre de 170 dans l'abri Wilson et 240 dans l'abri Sadi-Carnot, soit environ 400 personnes. Il y avait là à peu près tous ceux qu'un devoir périlleux et courageusement accompli attachait à cette ville durement bombardée et où les Allemands répandaient partout l'incendie. Il y avait là l'intépide Maire M. Eusen, ses collaborateurs, des fonctionnaires, des chefs de la Défense Passive, huit des médecins de Brest, les Petites-Sœurs de l'Assomption, deux Sœurs de la Providence, des infirmières, et enfin tous ceux qui, de Saint-Marc à Guipavas, s'accrochaient encore aux pierres croulantes de leur ville.

Le 23 août, les Allemands réquisitionnèrent l'abri Wilson, ne laissant à l'usage des Français que l'abri Sadi-Carnot. Mais encore cet abri Sadi-Carnot fut-il à moitié occupé par la Wehrmacht et les Todt. Une cloison de planches séparait les civils brestois des indésirables soldats teutons.

Tout le monde s'accumula dans cette même partie de souterrain et y vécut les quelques jours qui leur restaient.

Qu'était donc cet abri ?



★★

Les habitants de l'abri ne s'y tenaient pas toujours. On en sortait librement, muni du brassard de son groupe. Depuis l'évacuation du 14 août, jour où les rares habitants demeurés sur place y avaient élu domicile, chacun s'arrachait le plus possible à l'horreur des ténèbres perpétuelles et de l'humidité de cette véritable galerie de mine en faisant un tour à l'air libre, entre les bombardements, ou lorsque les tirs de l'artillerie américaine s'arrêtaient.

Il s'était établi comme des heures de trêve, permettant aux Brestois de respirer. Les Petites-Sœurs profitaient de ces moments pour aller rue du Château, dans leur demeure encore intacte, et où leur chapelle se conservait en bon état. Selon la mission que leur en avait donné M. le Curé avant de partir, elles lavaient le linge des braves gens de l'abri avec l'eau de leur citerne. Elles couraient aussi voir quelques malades, quelques braves gens qui, malgré les ordres formels, avaient résisté à l'évacuation et vivaient dans leurs caves.

La Mairie et les services publics avaient continué, aussi longtemps que possible, à fonctionner rue d'Aiguillon, tout près de la place Wilson et de la rue du Château, dans une partie d'immeuble et des caves encore utilisables.

Un avocat de Brest, Maître Masseron, écrit en effet : « Une des Petites-Sœurs venait de temps en temps me voir à la Mairie transférée rue d'Aiguillon, pour me demander des renseignements ou de

menus services d'ordre administratif... », évidemment toujours pour venir en aide aux pauvres gens.

★★

Comme il devenait dangereux, à cause de la fréquence et de l'intensité des bombardements, de dire la Messe à l'air libre, le P. Ricard, à la fin d'août, décide de ne plus la célébrer que dans l'abri. C'est ce que rapporte, en effet, Maître Masseron qui écrit : « Le dimanche 3 septembre, la Messe avait été dite dans l'abri, de même le dimanche 27 août. »

Cette décision occasionna une surprise à Madame Montfort qui raconte :

« Le vendredi 1<sup>er</sup> septembre, je me rends rue du Château, désirant assister à la Messe et communier. La porte est fermée, je ne comprends pas. Le Docteur Le Hur me rejoint et s'étonne. (Il couche encore chez le Docteur Gay, rue du Château.) Je vais à l'abri. Les bombardements continuant, sur la demande du Père Ricard qui redoute de graves accidents, les Sœurs devront désormais assister à la Messe à l'intérieur de l'abri ; une ou deux Messes furent dites au fond de l'abri français, puis les autres au troisième palier dans les escaliers. J'ai perdu du temps et arrive à la fin de la Messe, trop tard pour communier, mais une des Sœurs, mise au courant, me prie de la suivre et nous nous rendons rue du Château. Le Père Ricard y vient pour déjeuner ; je peux communier de ses mains en cette chapelle, qui bientôt ne sera plus que cendres. Peut-être ai-je été la dernière personne à y venir. »

Chaque matin, le Père Ricard célébrait la Sainte

Messe ; les Petites-Sœurs dressaient l'autel portatif sur un palier de l'abri. C'était là qu'il y avait le plus vaste espace pour réunir la foule qui, échelonnée sur les marches, apercevait facilement l'autel. Toutes les âmes pieuses de la petite agglomération brestoïse vivant dans le trou noir venaient assister au Saint-Sacrifice... Qui n'est pas dévot à de telles heures ?...

Une des Petites-Sœurs a laissé ces mots : « Un côté pittoresque et impressionnant des abris, c'était, chaque matin, la Messe sur un autel portatif, dans l'escalier. On se serait vraiment cru revenu aux premiers siècles des catacombes. Avec quel cœur nous rechantions nos cantiques du vœu ! Toutes les larmes coulaient ! »

Oui, on chantait !

Les échos de ces harmonies si ardemment lancées vers le Ciel se répercutaient à travers le long corridor et franchissaient les planches de la cloison qui séparait les Français des Allemands. Que pensaient ces personnages dont les disputes d'ivrognes troublaient le repos des Brestoïses, quand ils percevaient la pureté céleste des mélodies catholiques ?

A ces Messes, selon leur coutume, les Petites-Sœurs répondaient ensemble au Prêtre. Probablement beaucoup de voix se mêlaient aux leurs et une louange unique montait vers le Ciel de tous ces cœurs. Le Bon Dieu préparait doucement les âmes au sacrifice et les purifiait... Certainement, au sortir de cette Messe quotidienne, plus d'un assistant qui traînait jusque-là dans le péché a dû demander au Père Ricard d'écouter ses aveux dans un petit coin sombre. Le Père portait toujours sur lui une custode dans laquelle il avait le Saint-Sacrement, pour l'administrer

aux malades, aux blessés, aux mourants. Que de grâces célestes il a distribuées !

Nous ne saurons jamais avec quelle tendresse infinie s'exercent, par le moyen même des catastrophes, les miséricordes divines.

Après le drame, on a retrouvé sur la poitrine de ce saint religieux la custode, et dedans l'hostie carbonisée.

★ ★

Depuis qu'on avait dû quitter l'abri Wilson jusqu'à la fin, les Petites-Sœurs se dévouèrent dans la joie et l'allégresse au secours de toutes les misères. Des récits charmants de Madame Montfort nous représentent leur existence quotidienne.

« Pendant 5 ou 6 jours, les Sœurs vont dans leur chère maison qui les abrite depuis tant d'années. Elles lavent du linge, viennent nous aider pour l'épluchage des légumes, circulent jusqu'au 7 septembre.

« Voulant savoir comment nous sommes logés, nous les A.D.P. qui avons choisi pour demeure le deuxième sous-sol du plus grand commerce de la place, elles viennent et demandent à visiter notre refuge, qui ne nous sert que tard le soir, car nous vivons tout le jour à la surface, préparant les repas. Elles se montrent satisfaites de notre installation. Elles sont gaies, nous aimons les voir. Nous sommes un peu la cause de leurs soucis présents, car nous sommes sans cesse exposés, mais notre optimisme constant les rassure.

« Je vais leur rendre visite à l'abri ; nous bavardons, je raconte nos soirées, joyeuses malgré les fatigues. Les Sœurs rient de tout leur cœur, quand un

jour je viens leur demander un recueil de chants. Car le soir, avant notre prière et après, nous chantons, chants religieux et profanes. Cette façon de faire les amuse ; je leur dis que nous faisons, en union avec ceux de l'abri, la neuvaine qui doit se terminer le 8 septembre.

« Un jour, je suis appelée par la Supérieure. Je vais en courant à l'abri, pensant que les Sœurs ont besoin de quelque chose. Je me trompe, on cherche pour moi un pliant ; je dois m'installer et raconter encore « qu'on tient le coup. »

« La Supérieure et les Sœurs m'assurent qu'elles ne cessent de prier pour nous. Pendant les quelques minutes que je passe près d'elles, je vois des mamans qui viennent chercher du lait pour leurs petits. Sœur M. Gabrielle de l'Enfant Jésus, debout devant un réchaud, à alcool, je suppose, surveille le lait qui chauffe (lait concentré du Secours National et Pharmacie Centrale). Elles me semblent tout affairées. Le couloir qui leur sert d'alvéole est en partie occupé par des ornements, des objets sacrés ; devant moi un bel ostensor, calices et ciboires, encensoir, livres pieux, crucifix, images saintes. Au fond, un espace réservé aux lits de camp (2 ou 3). Le soir, elles placent dans le passage resté libre le jour, deux autres lits ; je pense que quatre Sœurs pouvaient ensemble prendre du repos. Elles étaient là huit Petites-Sœurs de l'Assomption et deux Sœurs de la Providence de la Clinique du Docteur Pouliquen. »

Mais bientôt, hélas ! à son tour, le couvent de la rue du Château brûla !

« Les 5 et 6 septembre, dit Madame Montfort, les

incendies sont proches ; nous vivons dans une ville en flammes, les immeubles des rues Suffren, de Siam, du Couédic, Amiral-Linois, Emile-Zola et rue du Château, qui nous entourent, brûlent furieusement ; la maison des Sœurs, le 6, est enveloppée et prise par les flammes. Elles assistent impuissantes à cette destruction rapide. »

Les Petites-Sœurs, étant sorties de l'abri, purent contempler leur chère maison que l'incendie dévorait. C'était, comme à l'église Saint-Louis, les Allemands qui avaient mis le feu. Les Sœurs tentèrent de sauver quelques objets. On les voit d'ici disputant aux flammes, avec leur courage et leur sang-froid habituel, tout ce qu'elles pouvaient leur arracher. Leur première pensée fut pour la chapelle et la sacristie, d'où elles tirèrent quelques vases sacrés et des ornements qu'elles confièrent à de pauvres gens, et qu'on retrouvera après la catastrophe. Elles arrachèrent aussi à la destruction leur machine à coudre et deux bicyclettes... deux de ces quatre vélos qui avaient été solennellement bénis à Bohars, à la fin de la retraite de 1942 et qui leur avaient tant servi pour le bien des âmes ! Quand la Révérende Mère M. Sainte Elisabeth fera à Brest, après le siège, son douloureux pèlerinage, un brave homme lui montrera, dans sa cave, une machine à coudre, deux bicyclettes et une table, le tout soigneusement étiqueté : « *Petites-Sœurs de l'Assomption* ».

Écoutons le récit de Madame Montfort, racontant ce qu'elle a vu après l'incendie du couvent :

« Les Sœurs retournent à l'abri. Sœur M. Bernadette de la Résurrection quitte le groupe et vient à moi, à l'autre bout de la place et me demande : « Vo-

tre papa est-il là ? Puis-je le voir ? » Pendant vingt-deux ans, mon père aura travaillé pour ces admirables femmes, faisant tous les travaux demandés par elles. Je réponds à ses questions en appelant mon père. Il sait, hélas ! que le 36 bis de la rue du Château est en flammes. Ils vont l'un vers l'autre, et Sœur M. Bernadette de la Résurrection se met à pleurer à gros sanglots près de mon père, disant : « M. Menez, la maison brûle. Vous avez tant fait pour nous dans cette maison ! Que faisons-nous ici à présent ? Nous n'avons plus rien. » Après quelques minutes infiniment tristes, cette Sœur qui si souvent avait partagé nos joies et nos peines, nous quittait, se dirigeant vers l'abri, pleurant toujours.

« Le lendemain, sur ordre du Maire, les quelques animaux qui avaient suivi leurs maîtres dans l'abri, durent le quitter. Sœur Bernadette de la Résurrection encore vint nous voir, ayant dans les bras une petite chienne que les Sœurs avaient autrefois rue du Château et qui les avait suivies à l'abri. Elle me dit : « Je vous la confie, cette pauvre bête ; gardez-la. » Et caressant tristement ce dernier souvenir du passé, elle me quitta. Nous eûmes du mal à retenir l'animal qui voulait rejoindre la Sœur.

« Quelques jours plus tard, la pauvre bête était carbonisée, puisqu'elle était restée dans le local que nous avions dû quitter, chassés par le feu. »

★★

Pendant ce temps, le siège continuait. Les Américains restreignaient le cercle de feu et les avions bom-

bardaient. Le petit coin de Bohars, qui intéressait plus particulièrement les Petites-Sœurs, puisqu'elles y ont passé de si fécondes années, subit lui aussi le mauvais sort.

Le 24 août, une batterie américaine commence à le bombarder. Les premiers coups sont pour l'église. Le bombardement devient plus violent le 25. L'église est démolie, toutes les maisons qui l'entourent ne sont plus que ruines. Diverses maisons de Bohars sont incendiées, le 27 et le 28 août. Le 27 août, le clocher de Lambézellec est abattu par un obus.

Le bombardement par obus demeure continué jusqu'au 6 septembre sur Bohars et ses environs. A partir du 1<sup>er</sup> septembre, plusieurs bombes sont jetées par les avions qui attaquent en piqué toutes les personnes aperçues. Le 6 septembre des avions en piqué réussissent à détruire la batterie allemande de Kerognan qui protège Bohars, ce qui permet à l'infanterie américaine de s'infiltrer dans la localité évacuée par les Allemands. Le lendemain, les Américains s'installent à Bohars, et font évacuer toute la population, par crainte d'une contre-attaque.

Dans ces combats, la propriété de l'Amiral Excelmans, le délicieux Kérampis, et celle de l'Amiral Odend'hal, l'hospitalier Keramezec, où nous avons suivi les Petites-Sœurs, sont changées en des monceaux de ruines, tandis que du fond de leur trou noir, les recluses se réconfortent en revoyant dans leur souvenir ces paysages de lumière...

## CHAPITRE IV

### LA CATASTROPHE

De tout le récit qui précède, une conclusion s'impose : « *Les Petites-Sœurs ont été l'âme de l'abri* ».

Autour d'elles et du R. Père Ricard, dont elles étaient les aides fidèles, s'est développée la vie religieuse de cette portion d'élite de la cité brestoise. Avec ces rayonnantes Petites-Sœurs, toujours souriantes, toujours joyeuses, on priait, on chantait, on espérait. Par elles, on était soigné, et plus d'un pécheur a reçu d'elles, en même temps qu'un pansement, la parole qui guérissait l'âme et la jetait aux pieds du Père Ricard.

Dieu qui avait choisi ces 400 Brestois pour l'immolation voulait préparer leurs âmes au sacrifice. Aussi leur avait-il donné pour compagnes de souffrances et de mort ces huit humbles filles avec lesquelles ils sont montés en Paradis.

★★

Quelle était l'organisation de l'abri ?

Il faut reconnaître que les dévouements admirables s'étudiaient à le rendre supportable.

Le récit qu'en fait M. l'Abbé Le Bihan, aide et secrétaire de M. le Chanoine Courtet, donnera réponse à toutes les questions que peuvent se poser les lecteurs de ces pages.

« Après l'évacuation de l'abri Wilson, le 24 août, tous les Français restés à Brest intra-muros s'installèrent dans le dernier refuge : abri Sadi-Carnot. Encore durent-ils le partager avec les Allemands qui en prenaient un peu plus de la moitié. Leur sortie était Porte de Tourville ; celle des Français, place Sadi-Carnot, Salle des Fêtes. 154 marches séparaient ces derniers de la porte donnant accès à la Place (6 paliers).

« Les lits, d'abord espacés, se rapprochèrent. Environ 300 personnes prirent place dans ce tunnel.

« Les premiers jours, pas d'installation électrique ; lampes à pétrole, alcool, gazoil, lampes à carbure : vie difficile et sombre.

« Aux derniers jours d'août, entre le 25 et le 30, les Allemands installent au second palier, entrée-abri, un groupe électrogène dont les Todt auront la charge. Tous respirent ; la vie devient plus facile. Chacun s'arrange, met ses affaires en ordre ; les valises, les cartons, les sacs sont rangés à côté et sous les lits. Près des matelats, des paquets de toutes formes et dimensions gênent, et, petit à petit, empêchent le nettoyage ; mais, résolu à vivre au mieux, chacun mettant du sien, trouve le moyen de donner à son coin un aspect propre et ordonné.

« Deux rangées de lits et de matelas tout au long de l'abri français, disposés en vis-à-vis tête au mur, pied allée centrale (plusieurs lits viennent du Secours Na-

tional). Au fond, près de la cloison de bois faite par les Allemands pour partager l'abri, les alvéoles occupées par : Poste de Secours, Mairie, salle d'opérations, Petites-Sœurs de l'Assomption, Secours National, soute à vivres.

« Aux premiers jours de septembre, des gens de Lambézellec, de Bohars, de Guipavas, de Saint-Marc, chassés de chez eux par la bataille, viennent se joindre aux Brestois. Les lits se touchent, la place manque ; déjà, depuis plusieurs jours, des gars de Trézien, anciens prisonniers relâchés par les Allemands, étaient venus aussi dans cet abri, ne pouvant rejoindre leurs foyers. Presque tous sont logés dans les escaliers, sur une largeur de 80 centimètres (l'escalier devait avoir environ 2 m. 40 de large). Il faut faire autre chose et des hamacs sont installés par les pompiers de la Marine jusqu'aux alvéoles.

« Tout Brest est là, excepté quelques isolés qui demeurent dans les caves toutes proches, et les A.D.P. qui nourriront tous les siégistes et leur retireront le souci des repas à préparer, à cuire, opération devenue impossible et dangereuse dans cet abri plein à craquer et bourré de bagages.

« Les Allemands donnaient de la lumière de 7 heures du matin à 11 heures du soir.

★★

« Le matin, à 7 heures, dès que brille l'électricité, chacun agit comme il l'entend. Plusieurs assistent à la messe dite par le P. Ricard, d'abord dans l'abri, puis sur le troisième palier, côté sortie. Les Petites-

Sœurs de l'Assomption s'occupent à dresser l'autel, préparent les ornements. Le vin est donné par les A.D.P. Le Célébrant est tourné vers la sortie de l'abri. Il a derrière lui les personnes qui ont dû monter les marches pour se rapprocher de l'autel ; devant lui les personnes du dehors, qui, elles, ont dû au contraire descendre trois étages.

« A la demande du Père Ricard, Supérieur du Collège des Jésuites de Bon Secours, les Allemands consentent à arrêter pendant la messe le moteur du second palier distributeur du courant, car le bruit qu'il fait est infernal ; seuls les cierges et 2 ou 3 lampes Pigeon éclairent l'autel et l'assistance, mais cela gêne malgré tout ceux qui, nombreux, sont au fond de l'abri, et après deux ou trois messes dites dans l'obscurité le moteur reprend ses droits. Les hosties étaient fournies par les Sœurs de l'Assomption et les Sœurs de la Providence.

« Chacun fait sa toilette avec très peu d'eau, puis avec du parfum, car l'eau petit à petit devient rare, les risques étant de plus en plus grands : il faut en effet se rendre place Wilson et pomper longtemps sous les bombes et les obus.

« On sort, on va à l'A.D.P. déjeuner : de 7 à 8 heures on peut avoir chocolat, pain, confiture ; certains jours, café au lait. Beaucoup prennent à emporter, munis de récipients pour le liquide et confiture. Les Allemands ne s'occupent plus des heures de sortie.

« Chaque matin, après la messe, deux Petites-Sœurs viennent prendre ce qui leur revient et descendent à leur alvéole partager en commun ce premier déjeuner.

Tous leurs repas seront ainsi pris par deux d'entre elles qui se chargeront de les répartir.

« Tout le monde adopte la cuisine A.D.P. et ainsi débarrassés des questions nourriture et des moyens de s'en procurer, chacun vit plus à l'aise : lecture, jeux, conversations entre amis et connaissances, repos et attente, gaieté, angoisses, espoirs... Les repas font diversion, quelques-uns font toilette et sortent de terre impeccables et tranquilles.

« De 7 heures à 8 heures avait lieu le petit déjeuner, de 11 h. 30 à 13 h. le déjeuner, de 17 h. 30 à 19 heures le dîner ; malgré obus et bombes, il y avait peu de retards.

« Les Allemands n'étant plus à cheval pour les heures de sortie, les gens circulaient un peu au gré de leur fantaisie et revenaient ensuite à l'abri.

★★

« Le moral variait d'après les événements, les bruits, les destructions toujours plus grandes ; les incendies s'allumaient toujours plus nombreux, les bombes tombaient, les bobards là encore circulaient. Les repas au restaurant étaient parfois coupés par l'arrivée d'avions qui laissaient descendre sur nous des chapelets serrés de bombes. Le 6 septembre, c'était infernal, personne ne voulait plus sortir, et M. Eusen, maire de Brest, nous demanda de venir servir à domicile tous ces gens. Les obus pleuvaient sur la ville.

« Il avait été question d'installer à l'intérieur de l'abri notre cuisine ; c'eût été très difficile parmi cette

foule et l'équipe avait besoin d'air, de liberté, les siégistes furent servis par nos soins.

« Les Petites-Sœurs attendaient le passage des marmites comme les autres. Les 7 et 8 septembre, il n'y eut plus qu'un petit déjeuner à 8 heures et un repas le soir à 4 heures.

« Les Sœurs vivaient de plus en plus à l'abri, leur maison ayant brûlé le 6. Quand il fut décidé que les repas seraient servis à l'abri, elles cessèrent de venir à la corvée appelée « pluches ». Elles s'étaient, en effet, mises à notre service pour l'épluchage des légumes, aidées en cela par Mesdemoiselles Teissier, Savary (Assistances Sociales de la Marine), Mlle Delalande, par Mlle Collet, sœur d'un ancien prisonnier de guerre qui se destinait au Sacerdoce et qui, chaque matin, servait le P. Ricard à la Messe. Ces femmes, avec le sourire, sous la direction et la garde du Docteur Philippon, épluchaient en chantant et priant, les légumes nécessaires à la préparation des repas. Cela se faisait derrière notre cuisine, dans la cour (anciennes Galeries Saluden) rue Traverse.

« Depuis l'arrivée des réfugiés, les Petites-Sœurs avaient du travail à l'intérieur de l'abri : elles chauffaient les biberons sur des lampes à alcool, des buttagaz, conseillaient, apaisaient les angoisses, et circulaient, calmes et souriantes, entre les deux rangées de lits, pleines d'une foule plus ou moins énervée et fatiguée.

★★

« Presque tous étaient devenus nos clients, déjeunaient à 7-8 heures, ou prenaient à emporter.

« A 11 h. 30, plus nombreux, ils revenaient, nous remettant les tickets pris à l'abri. Mlle Jaffrès, de la Mairie (secrétariat) était chargée d'en faire la distribution qui servait de contrôle.

« Placé devant un couvert bien mis, ayant sur son assiette une belle tranche de pain, le client prenait hors-d'œuvre, légumes, dessert, café presque jusqu'à la fin, du vin.

« Le pain était fait d'abord avec de la farine prise à la caserne Kerléguen, à Recouvrance, farine laissée par les Allemands. Puis 5 quintaux furent pris à Plouzané et moulus à Bohars. Expédition souvent dangereuse. Une boulangerie de la ville, rue de Gasté, servit à la préparation de ce pain ; ensuite une autre, proche de l'Hôpital Ponchelet, fut mise en marche.

« Le cuisinier chef, mort le 11 septembre, partait avec sa voiture, Dieu seul sait où, quelquefois jusqu'à Kerhuon, et revenait avec fruits, légumes et viande.

« A 17 h. 30 : potage, viande, légumes, dessert.

« Les 7 et 8 septembre, dans l'abri, petit déjeuner : chocolat ou café, pain, confiture.

« A 16 heures : hors d'œuvre, viande, légumes, pain, dessert.

« Quels étaient les gens présents à l'abri ?

« Dans l'ensemble : l'élite.

« Le Père Ricard.

« Petites-Sœurs de l'Assomption. Deux Sœurs de la Providence.

« Infirmières, Assistantes Sociales, Femmes du Secours National.

« Mesdemoiselles : Teissier, Savary, Collet, Crespin, Février, Chevillotte, Delalande, Brénugat...

« Des pharmaciens : Ferroc...

« Des docteurs : Le Hur, Lafolie, Kerjean, Gay, Brénugat...

« M. Eusen, Maire, Président de la Délégation spéciale ; ses collaborateurs, membres de la Délégation : Adren, Desbureaux, Burel.

« M. Gaillard, secrétaire de la Sous-Préfecture.

« De nombreux Directeurs et employés de banques.

« Quelques commerçants.

« Défense Passive. Beaucoup d'autres aussi très bien.

« Quelques personnes moins recommandables, mais perdues dans cet ensemble sympathique.

« Trois ou quatre familles russes, tranquilles, vivant dans un certain faste.

« Bonne entente, malgré les différences de situations, de classes, d'habitudes.

« Jamais un mot au sujet des messes quotidiennes et matinales pour des gens qui avaient le temps. Quelques confessions, là, sur les lits, confesseur et pénitent assis l'un près de l'autre, se parlant librement dans cette foule respectueuse des opinions de chacun.

« Au mur, quelques Christs et images pieuses.

« Et l'état sanitaire ?

« Rien d'anormal au point de vue sanitaire à l'abri. Seul le manque d'eau devenait angoissant, la ville brûle, les gens à l'abri souffrent de ne pouvoir se rafraîchir et vivent dans une propreté douteuse.

« Le 8 au matin, fin de neuvaine, dernière messe à l'abri, chant du Vœu. Dans la journée, on parle de

l'avance des Américains. Certains prient, tous espèrent. Hélas ! le 9 septembre au matin, 2 heures 1/4, la mort vient plus rapide, et nos amis ne sont plus... »

★★

Quelle était la vie des Petites-Sœurs au fond de ce tunnel ?

Elles suivaient la Règle de leur Communauté : tout simplement.

Réunies dans leur alvéole où elles se tenaient, elles faisaient leurs exercices habituels. Aux heures voulues, elles récitaient l'Office, et avec quelle ferveur ! Des âmes pieuses y venaient prier avec elles. Puis les Sœurs vaquaient aux soins de charité.

Deux charges leur incombaient : remonter le moral et soigner les malades. De l'une et de l'autre, elles s'acquittaient merveilleusement.

Écoutons ce que raconte d'elles Maître Masseron, dont nous avons déjà plusieurs fois cité le témoignage :

« Dans l'abri, les Petites-Sœurs avaient une alvéole où elles se tenaient et où elles étaient un peu à l'écart de la promiscuité (assez inquiétante) de l'endroit. Je dis « un peu » parce que cette alvéole était en réalité un passage par où on allait notamment à l'alvéole du Maire ; elles n'étaient donc pas complètement chez elles.

« Il m'arrivait bien souvent de leur dire un petit bonjour ou un mot aimable en circulant, mais évidemment sans y attacher une grande importance, étant loin

de me douter de la mort tragique qui les attendait.

« Ce que je puis certifier, c'est l'inaltérable bonne humeur avec laquelle elles rendaient service à tous, toujours gaies et toujours complaisantes, répandant, si l'on peut dire, le courage autour d'elles. »

Les Petites-Sœurs étaient devenues populaires dans l'abri. Elles étaient les aides dévouées du Père Ricard pour l'apostolat... car elles retrouvèrent sous une autre forme leur mission dans ce fond. La proximité du danger, les ténèbres perpétuelles, l'absence de toutes les joies de la vie mettaient les âmes devant les grandes réalités surnaturelles. Il aurait fallu être insensé pour résister à Dieu dans des circonstances aussi tragiques. Il apparaissait comme le Seul en qui l'on puisse espérer du secours.

La catastrophe a enseveli pour jamais le secret des âmes qui, dans ce trou, ont vécu leurs dernières heures : nous ne pourrions que soupçonner, sans les connaître, les merveilles de grâces, de pardon, de lumières surnaturelles, que Dieu a répandues durant cette longue nuit sur cette élite de Brestois, qu'Il désirait à son Ciel par la voie du Sacrifice.

★★

Pour quels motifs, une Petite-Sœur fut-elle obligée de traverser, en compagnie d'un civil, la cloison de planches et de pénétrer chez les Allemands ? Peut-être une mission administrative... Peut-être des soins pour une urgence... Ce civil était-il un médecin ? ou un fonctionnaire ? L'abri conservera ce secret.

Perspicace, la Petite-Sœur observa un fait inquiétant : dans les replis du long corridor, les Allemands avaient entassé des caisses de munitions. La Petite-Sœur et son compagnon eurent un frisson, ils entrevirent le terrible danger que constituait sous ces voûtes la présence de cette masse d'explosifs.

Quand, ayant rempli leur mission, ils repassèrent la cloison de planches, ils se communiquèrent l'un à l'autre leurs impressions. La Petite-Sœur se rendait compte qu'une indiscretion répandrait aussitôt l'affolement ; aussi elle dit à son interlocuteur : « Promettez, comme je le fais moi-même, de garder pour nous ce que nous avons vu. »

Les deux témoins gardèrent leur secret. Mais Mère M. André du Christ alla trouver le Maire dans son alvéole d'à côté... et mystérieusement lui conta ce que la Sœur avait constaté.

M. Eusen, gravement, répondit à la Supérieure qu'il savait... que déjà il avait, au nom de la Municipalité, fait, auprès du général Ranke, une protestation énergique, insistant pour que le péril fut écarté ; mais que les Allemands avaient refusé de retirer de l'abri les munitions qu'ils y avaient introduites.

M. Eusen ajouta cette confidence : « On m'a conseillé de partir. J'ai refusé, parce que mon départ semerait la panique. Où courraient se réfugier les centaines de personnes que contient l'abri ? J'ai décidé de rester. »

M. le Maire avait une grande âme. Son héroïque attitude devait lui coûter la vie.

Les Petites-Sœurs n'ont peut-être pas toutes su la vérité. Celles qui l'ont connue ont vaillamment porté

leur pesant secret, car leur bonne humeur ne s'est jamais démentie.

★★

On vécut ainsi les *lourdes* et longues journées des 5, 6 et 7 septembre.

Le 8, c'était la fête de la Nativité de la Sainte Vierge. Connaissant l'ardente piété de la Congrégation des Petites-Sœurs pour la Très Sainte Vierge Marie, patronne spéciale de la Communauté et patronne spéciale de chacune d'elles, puisque toutes portent comme premier nom : Marie, on peut imaginer les prières et les supplications qui montèrent, ardentes, de leurs cœurs, en ce matin-là, pour la délivrance.

La délivrance, elles allaient, en effet, l'obtenir le jour même, mais la vraie, celle qui les arracherait, selon la parole de l'Oraison qu'on chante aux Saluts « à la tristesse présente et les ferait jouir de la vie éternelle... *a presenti liberari tristitia et æterna perfrui lætitia.* »

Le matin du 8, il y eut, dans l'escalier, une Messe solennelle. Maître Masseron écrit : « J'ai vu les Petites-Sœurs pour la dernière fois le 8 septembre, vers 4 heures du soir, dans l'abri où j'étais descendu pour des raisons de service. La catastrophe a, comme vous le savez, eut lieu le 9, vers 2 heures 1/2 du matin.

« Je les avais vues le même jour, le matin, à la Messe dite sur un des paliers de l'abri, par le Révérend Père Ricard, S. J. : c'était la fête du Folgoët, le Grand Pardon, et elles avaient fait chanter le can-

tique : *Patronez douz ar Folgoët*, que je n'avais pas entendu sans une profonde émotion. »

Écoutons maintenant M. l'Abbé Le Bihan parler de cette fête :

« Le 8 septembre au matin, fête de la Nativité, Messe à l'abri. J'y suis avec quelques A.D.P. ; fin de la neuvaine commencée le 30 août au soir, par le Révérend Père Ricard. Beaucoup d'assistants communient. Après la messe, le cantique du Vœu est chanté de tout cœur, les Petites-Sœurs sourient ; en effet, les gars de Trézien (prisonniers libérés par les Allemands en fin d'août, qui, ne pouvant rejoindre leurs foyers étaient descendus eux aussi à l'abri) chantent en breton, alors que les autres chantent en français, tous avec la même ardeur, confiants en l'avenir, pensant à la libération prochaine et surtout, heureux de fêter la Vierge, si chère à tous. »

Dernière Messe, hélas ! Quelques heures plus tard, la catastrophe avait lieu, horrible, incroyable... Les huit Petites-Sœurs de l'Assomption, couchées par la mort, ne verraient plus cette ville pour laquelle elles avaient accepté tant de sacrifices, tant de souffrances ! dans laquelle depuis bientôt vingt-cinq ans, elles avaient fait tant de bien.

Toute la population de l'abri était là. Tous chantaient et prenaient confiance en voyant les Petites-Sœurs si calmes et si ferventes. Quels furent les sentiments intérieurs de cette foule ? La Vierge Marie, qui savait que les heures étaient comptées, a dû distribuer les grâces à pleines mains.

Le Père Ricard, dont on connaît le zèle, n'avait pas dû perdre son temps au cours des longues heures noires des journées précédentes...

Il est doux de penser que tout le monde était prêt.

★★

Le soir du 8 septembre, après des heures bien longues occupées à causer, à jouer aux cartes, ou, pour d'autres, à prier, chacun avait regagné son lit, sa pailasse, ou son hamac dans ce long et étroit dortoir où tout emplacement, y compris les paliers de l'escalier, s'encombraient le soir des plus bizarres literies.

Chacun s'assurait de la présence de ses papiers précieux, bijoux, et des objets de première nécessité qu'on emporterait en cas de fuite obligée. Sous le matelas, un sac les contenait, dont on n'aurait qu'à se saisir. Un médecin surveillait jalousement une parcelle de radium... qui était pour lui un précieux trésor.

A 23 heures, comme d'habitude, les Allemands fermèrent la lumière.

Va-t-on dormir ?

On l'aurait voulu... Mais une angoisse mordait tous les cœurs. On percevait à travers la cloison de planches une furieuse dispute entre Allemands. Cette querelle qui durait depuis un long moment allait peut-être s'apaiser à l'extinction des feux ? Aussi, quand la lumière s'éteignit, on poussa du côté français un soupir de soulagement.

Mais des hommes ivres sont-ils capables de silence ? La dispute continua.

Cette discussion n'était que la suite des précédentes, celles qui troublaient sans cesse le long couloir sombre. Les parachutistes du général Ranke, de plus en plus fanatisés et haineux, à mesure que se rapprochaient les Américains, ne pouvaient supporter la démoralisation des hommes de la Wehrmacht et de la Todt, qu'ils prenaient violemment à parti.

Ce soir-là, la dispute fut plus violente que d'habitude et tournait en bagarre...

★★

A minuit, soudain, l'électricité se rallume.

Dressés sur leurs paillasses, les Français écoutaient la bacchanale chez les Allemands. Cris, coups, luttés...

Quelques rares Français, ceux peut-être qui savaient la présence des munitions et la redoutaient, se levèrent discrètement, et mûs par l'instinct de conservation, montèrent du fond vers l'issue située au haut des sept étages, qui débouchait à l'air libre... Ceux-là furent les sages. Ils se trouvaient au bout du trou et en furent projetés... Ces rares rescapés ont pu raconter ce que nous savons du drame.

Les autres attendaient avec confiance la cessation du bruit pour s'endormir. Ils se disaient : « Les ivrognes finissent toujours par se taire... » Mais ceux-là ne se taisaient pas.

★★

Il était à peu près trois heures du matin lorsque, dans un tumulte effrayant, un groupe de la Todt tra-

versa rapidement la concession française. Il n'y avait nulle panique chez eux, mais ils discutaient à grands gestes, enjambant les paillasses, gagnant la sortie par l'escalier de la place Sadi-Carnot.

Lentement, derrière eux, une fumée s'éleva...

Elle était encore légère, mais elle venait vite, roulant sous la voûte basse du tunnel, vers les escaliers.

Dans l'abri, chacun ne doutait plus qu'un accident grave ne se fut produit.

On s'habillait en hâte, presque à tâtons, car les lampes baissant rapidement, ne donnaient plus qu'une confuse clarté. Déjà, c'était dans le couloir une effrayante galopade d'hommes, de femmes, qui trébuchaient sur les paillasses ou les mille obstacles de ce désarroi.

M. Desbureau, un rescapé, raconte :

« J'avais pu gagner les premières marches ; mais déjà j'étouffais. Au second palier, ma femme s'écroule devant moi. J'essayais de l'entraîner, en vain ! Alors, je mis tout ce qui me restait de force et de volonté à escalader les dernières marches vers la sortie... Les bombes, peut-être, ou les obus ! mais l'air, l'air libre !

« Et soudain, le moteur, lui aussi asphyxié, ce fut la nuit complète dans ce trou d'ombre et de mort. »

Alors se produisit la catastrophe : une explosion dont les flammes montaient à cinquante mètres dans la nuit...

★★

Un autre rescapé, M. Clinchamps, raconte :

« Au cours de la bagarre, les Boches durent se battre à coups de grenades.

« Je vis tout à coup de la fumée passer à travers les interstices de la cloison qui nous séparait d'eux. Je me dirigeai aussitôt vers la sortie, en invitant le plus de personnes possible à me suivre. Malheureusement, presque tout le monde était déshabillé et couché, car des lits avaient été installés dans l'abri. Encore mal réveillés — n'oublions pas qu'il était trois heures du matin — la plupart des Brestois présents n'eurent pas le temps de prendre leurs dispositions pour fuir.

« Je venais de m'engager dans l'escalier de l'abri quand, tout à coup, à 3 h. 5, une formidable explosion, suivie de plusieurs autres, se fit entendre. Sans aucun doute, un dépôt de munitions — vraisemblablement des caisses de grenades — venait de sauter dans la partie réservée aux Allemands.

« La lumière s'éteignit, la fumée rendit l'air irrespirable, des flammes jaillirent de tous côtés. Ce fut effroyable. En ce qui me concerne, je fus projeté sur la place Sadi-Carnot où je me trouvais commotionné, mais sans blessures.

« Nous étions à peine 30 rescapés. Pendant ce temps, les obus tombaient un peu partout, car le bombardement continuait. L'explosion des fûts de gazoil acheva le désastre. »

★★

Dans ce désastre périrent quatre cents Français.

Et dans ce nombre, nos chères huit Petites-Sœurs dont voici les noms :

*Mère Marie André du Christ*, Supérieure.

Marie Thérèse de Bruix,

Née le 23 octobre 1886, à la Pécorade (Landes).

Entrée en religion le 1<sup>er</sup> juillet 1915.

*Sœur Marie Gabrielle de l'Enfant-Jésus*, Assistante  
Gabrielle Cambrelin,

Née le 23 mars 1904, à Paris.

Entrée en religion le 20 juillet 1925.

*Sœur Marie Sainte Monique*.

Madeleine Colleville.

Née le 20 décembre 1894, à Reims.

Entrée en religion le 27 août 1920.

*Sœur Marie Xavier*.

Jeanne Ballet,

Née le 1<sup>er</sup> octobre 1905, à La Capelle (Nord).

Entrée en religion le 24 décembre 1926.

*Sœur Marie Françoise Yvonne*.

Jeanne Halléguen,

Née le 12 juin 1901, à Châteaulin (Finistère).

Entrée en religion le 18 mars 1927.

*Sœur Marie Bernadette de la Résurrection*.

Bernadette Crochemore,

Née le 13 septembre 1904, à La Fresnay (Seine-Inf.)

Entrée en religion le 19 avril 1930.

*Sœur Marie Jeanne Isabelle.*

Hélène Le Goff,

Née le 7 juillet 1910, à Guiscriff (Finistère).

Entrée en religion le 18 octobre 1931.

*Sœur Marie Amélie.*

Hélène Bonnamour,

Née le 26 juin 1910, à Lyon.

Entrée en religion le 6 octobre 1932.

Toutes les huit, mortes dans le même acte d'héroïque dévouement, par obéissance.

★★

Il est consolant de constater les circonstances de leur mort.

Elles avaient célébré avec enthousiasme la grande fête du 8 septembre. Elles avaient chanté à la Messe et fait chanter la foule. Les échos du souterrain avaient retenti des louanges de Notre-Dame et en particulier de Notre-Dame-du-Folgoët la Madone bretonne, avant d'être troublés par les affreuses discussions des Allemands...

Grâce au zèle des Petites-Sœurs, cette Messe avait été belle et pieuse... Une Messe des Catacombes célébrée et entendue par de futurs martyrs de leur devoir... Un retour au temps ancien de la grande ferveur... Tout l'abri avait puisé espoir et consolation autour de cet autel improvisé.

L'autel était disposé pour la Messe du 9. Les Petites-Sœurs l'avaient préparé avec amour. Leur pen-

sée, au cours de la nuit atroce, allait vers le Sacrifice du lendemain matin... Sous la dernière absolution du P. Ricard, elles sont parties la célébrer au Ciel.

## CHAPITRE V

### LES HUIT VICTIMES

*Les huit Petites-Sœurs de l'Assomption qui ont été ensevelies ensemble dans la mort étaient toutes des âmes d'élite. Le lecteur de ces pages sera content de connaître la physionomie de chacune d'elles.*

#### MÈRE M. ANDRÉ DU CHRIST

Dans un coin des Landes, à Pécorade, près de Geaume, le 23 octobre 1886, apparaît une mignonne créature, huitième fille d'une famille ancestrale. Déception pour le Baron de Bruix qui espérait un héritier ! Mais, avec ses boucles, ses jolis yeux noirs, son air de petit roi conquérant, Thérèse saisit le cœur de son père et bientôt il la câline follement, l'appelant « Pharamond », lui donnant tout pouvoir sur ses aînées qui se plient gentiment aux fantaisies du bébé.

Sans nuage s'écoule cette enfance choyée.

Mais le bon Dieu jalouse cette âme. Par à-coups, il la déracine de sa terre natale, la prépare « au plus beau service ». Deux de ses sœurs entrent chez les Ursulines ; en 1901, sa belle et charmante maman la



Mère M. André du Christ

quitte pour le ciel, plus tard, la mort de son père dénoue ses derniers liens. Tout l'être de Thérèse se brise ! Elle mûrit au soleil de l'épreuve. Sa pensée monte vers le Seigneur puis se tourne vers les Petites-Sœurs de l'Assomption, et comme l'une de ses sœurs s'étonne de cette vocation, la jeune fille répond : « Je servirai les pauvres, je tâcherai de leur être un réconfort dans le milieu même où se déroule leur vie. »

Le 1<sup>er</sup> juillet 1915, elle franchit le seuil du postulat et prend le nom de Sœur M. André du Christ, en mémoire du chef de sa famille, André de Bruix, baron de Miramont, guillotiné sous la Terreur.

Elle a de qui tenir. Son don est total.

Professe temporaire le 5 février 1918, et perpétuelle le 15 août 1925, elle se voue à Dieu et aux souffrants. Simple Sœur, Assistante, Supérieure successivement à Issy-les-Moulineaux, Brest, Troyes, Paris-Montrouge, elle revient en 1943 dans cette chère ville de Brest qui, elle le pressent, sera son tombeau.

Comment analyser cette nature chaude et vive cachant sous une froideur apparente une sensibilité exquise ? Elle tient de sa famille une originalité personnelle, voire une pointe d'esprit paradoxal qui charme et parfois aussi déroute. Son humilité tempère ses qualités de chef et la douceur de son autorité égale la fermeté de son gouvernement.

Il faut vivre près d'elle pour comprendre ses hautes qualités de race, ses vertus solides, son sens surnaturel, son énergie indomptable. De petite taille, assez timide, elle a un port de tête spécial lui donnant un air autoritaire rappelant le petit Pharamond de Pécorade.

Artiste, elle chante Dieu.

A la chapelle, légères, ses mains volent sur l'harmonium tandis que sa voix souple se joue des neumes du plain-chant comme des cantiques bretons pieux et mélancoliques.

Contemplative, elle écoute Dieu en elle.

Que de fois, abîmée au pied du tabernacle, elle demeure charmée par Celui qui parle sans paroles... On évite de la déranger alors, car elle traite avec Lui des intérêts spirituels et temporels de ce cher monde, embrassant les pauvres, les amis et les bien-faiteurs de l'œuvre, sa famille tant aimée.

D'un tact délicat, Mère M. André du Christ gagne invinciblement le cœur de ses filles pour le guider vers Dieu.

Austère pour elle-même, par l'exemple elle les entraîne au sacrifice, car elle ne leur réclame jamais rien qu'elle n'accomplisse elle-même.

Lorsqu'elle sent peser sur une âme les exigences divines, elle l'aide à tout livrer. En voici une preuve :

Douce et tendre, Sœur M. Jeanne Isabelle aime contempler les agnelets lui représentant l'Agneau immolé pour nous. N'est-elle pas aussi un petit agneau du troupeau du Bon Pasteur ? Et sa dévotion s'enrichit d'images variées représentant des agneaux ; les contempler lui est un tel réconfort spirituel ! Mère M. André du Christ appréciant la vertu de sa chère fille, veut lui faire gravir un nouveau degré de perfection. Un jour, elle lui suggère de brûler ces innocentes images. L'obéissance est spontanée, immédiate... Sous la conduite de sa fervente Supérieure, Sœur M. Jeanne Isabelle prépare ainsi le suprême holocauste : agneau

docile, elle sera immolée avec l'Agneau divin expirant sur la Croix.

Cette attitude ferme et continue du don de soi, sans retour en arrière, vaut à Mère M. André du Christ la maîtrise de ses filles. A son exemple, chacune pratique l'austérité, la stricte discipline, et cela dans la joie. Ceci explique comment sa décision de rester à Brest sous la mitraille, est acceptée de plein gré par toute la communauté.

Le ton de cette âme vibre, au naturel ou au surnaturel, comme on veut, dans cette lettre qu'elle écrit à ses sœurs le 30 juillet 1944.

« ...Merci encore de tant penser à moi et de tant prier : la prière transporte les montagnes ou les disperse. C'est pour cela que, pas une minute, depuis que je suis ici, je n'ai eu d'angoisse devant aucune décision à prendre.

« D'ailleurs, jusqu'à fin mai, je pouvais communiquer avec Grenelle, du jour au lendemain. Depuis juin, les lettres mettent trente jours et cela fait que notre chère Mère et nos Mères prient aussi l'Esprit Saint pour nous bien davantage.

« Leur confiance et celle de mes Petites-Sœurs, dans le pauvre atome que je suis, devrait m'être à la fois très fortifiante et très lourde en mes responsabilités. En réalité, il n'en est rien, je crois, tant il me paraît qu'en cette affaire je n'ai ni corps ni âme : je suis comme « l'automatique » de Notre-Dame qui tient tout en main et de Notre-Seigneur, dont elle-même prend les directives.

« Le bateau n'ira pas à la dérive, encore moins au naufrage.

« Cela ne veut pas dire qu'il ne sera pas mis en miettes avec ses passagers.

« Jusqu'ici, loin d'être en miettes, il vit avec plus d'intensité que ce qui ne doit jamais mourir.

« ...Malgré tout, si venait notre tour, nous n'avons peur de rien... pas même de la peur qui nous fera peut-être mourir à elle seule.

« Mais peu importe, pourvu que Dieu y trouve son compte et que nous le trouvions : Lui.

« Je t'embrasse sur un roulement de canons, de mitrailleuses ou de D.C.A.... Probablement quelque exercice.

« Réconfortante pensée contresignée par Mgr Gieure : « Si la douleur et le sacrifice s'unissent dans l'accomplissement de notre devoir, Dieu vient le féconder par ses puissantes bénédictions. »

« ...Au milieu de tout ce qui est douloureux, quel bonheur de pouvoir et devoir chanter : « LAUS ET JUBILATIO », à chaque *Tantum ergo!* »

2 août 1944 :

« Hier, très bonnes lettres de ma « Petite marraine », donnant le 16 juillet de très bonnes nouvelles de mes sœurs.

« Leurs lettres sont toute sérénité.

« Joyeux rendez-vous au Paradis! » écrivent-elles.

« Je contresigne à mon tour, s'il y a lieu. »

Sœur M. André du Christ.

Cette note forte, cette foi intrépide, nous la trouvons encore dans cette lettre que Mère M. André du Christ écrivait le 16 août 1944, et qu'elle fit porter à Monsieur le Curé de Saint-Louis, par son assistante, Sœur M. Gabrielle de l'Enfant-Jésus et Sœur M. Françoise Yvonne, missive qui appuyée par les supplications des deux Sœurs amena Monsieur le Curé à ne pas leur défendre de rester au milieu du danger :

« ...Je n'ai pensé qu'à tenir, comme le font celles de nos maisons qui sont au milieu du fer et du feu (dont Dunkerque, deux fois bombardé et brûlé dans ses deux maisons successives...), tenir parce que ce sont aussi nos directives.

« La seule œuvre qui nous reste sur place et qui est bien la nôtre aussi, serait de ne pas décevoir ceux qui sont encore là et qui nous disent : « Tant que vous y êtes, nous avons du courage. »

« Toutes ensemble, nous nous sentons en bloc, car j'avais demandé à chacune... Elles ont choisi de rester, après avoir prié...

« Je vous serais infiniment reconnaissante, Monsieur le Curé, de dire ici même, sur ma lettre, votre propre pensée, qui sera ainsi plus authentiquement redite à notre Mère Générale, quand la voie sera de nouveau ouverte... »

Ce passage écrit au moment le plus tragique révèle la trempe de caractère de Mère M. André du Christ.

Dieu avait voulu cette Supérieure à ces Petites-Sœurs parce que ses vues étaient de la faire monter aussi haut que possible dans la voie du sacrifice.

Et maintenant, Mère M. André du Christ en a fini  
avec les tristesses de la guerre, avec les ombres de  
la terre...

« Et dans la lumière, elle voit la Lumière... »

Dieu soit béni !



Sr M. Gabrielle de l'Enfant-Jésus

**SŒUR M. GABRIELLE DE L'ENFANT-JÉSUS**

Gabrielle Cambrelin était une Parisienne née dans le 5<sup>e</sup> arrondissement, le 23 mars 1904.

Elle entra chez les Petites-Sœurs le 20 juillet 1925, fit ses vœux temporaires le 29 juillet 1928, et sa profession perpétuelle le 28 juillet 1934.

Elle missionna à Puteaux en 1928, puis à Troyes et arriva à Brest en 1935.

Grande, d'allure vive et de physionomie ouverte, son extérieur exprimait la forme de son caractère. Il se manifestait surtout par un dévouement joyeux et une constante bonne humeur.

On la sentait droite, tout d'une pièce, spontanée, « bon garçon »... si l'on ose dire ! Elle inspirait la confiance, et ses malades devaient être bien à l'aise avec elle, elle était si simple !

Son regard avait la pureté du regard de l'enfant. Était-ce la fraîcheur de son âme qui transparaissait ainsi ?

D'apparence, elle semblait faite pour un bonheur tranquille. Si on lui avait parlé de finir ses jours prématurément, après quatre années d'héroïsme, elle se serait refusée. Et pourtant, elle avait préparé son âme, sans savoir où la conduisait son humble effort quotidien.

Généreuse et pleine d'entrain, elle prenait tout naturellement ce qu'il y avait de plus dur pour elle.

Elle se montra vraiment intrépide alors que la Communauté avait dû s'éloigner de Brest, partant à bicyclette par tous les temps, sans crainte du vent, du soleil, de la pluie... et Dieu sait si cette fine pluie de Bretagne, « le crachin », vous transperce !

Sa charge d'Assistante lui permettait de seconder sa Supérieure dans la première visite faite aux malades sollicitant une Petite-Sœur, tâche qu'elle aimait, et remplissait avec un zèle intelligent, sans souci de la fatigue. C'était une âme de devoir, toute donnée, toute livrée à sa vocation apostolique, rayonnante mais sans prétention, et bonne, inlassablement.

Après avoir arpenté, pendant cinq ans et demi, les rues de Troyes, où elle fit ses débuts de missionnaire, toutes celles de Brest virent sa silhouette et sa marche rapide...

Elle avait le véritable « sens social » de la Petite-Sœur, sachant se rendre compte des situations avec rapidité et bon sens, démêlant les cas embrouillés, et n'étant jamais embarrassée pour trouver une solution.

A mesure qu'elle avançait dans la vie religieuse, grandissait en elle un souci constant de sanctification. Elle se reprochait vivement les manifestations trop spontanées de sa riche nature, et se montrait soucieuse de régularité et de charité.

Elle cultivait avec soin sa piété, veillant à ce que sa naturelle activité soit, en réalité, le fruit de sa vie intérieure.

Sans nul doute, elle puisa dans une force divine, non seulement le courage de dominer une instinctive et bien légitime crainte des bombardements, mais encore celui de se prodiguer joyeusement, quand même,

et... jusqu'à l'ultime sacrifice ! Ces quelques années d'épreuve lui suffirent pour achever de se laisser configurer à Celui qu'elle avait suivi, sans regard en arrière, et qu'elle allait — déjà et enfin ! — rejoindre pour toujours !...

## SŒUR M. SAINTE MONIQUE

Madeleine Colleville était née à Reims le 20 décembre 1894.

Elle entra le 27 août 1920 au postulat, fit sa profession le 7 juillet 1923 et ses vœux perpétuels le 27 avril 1929.

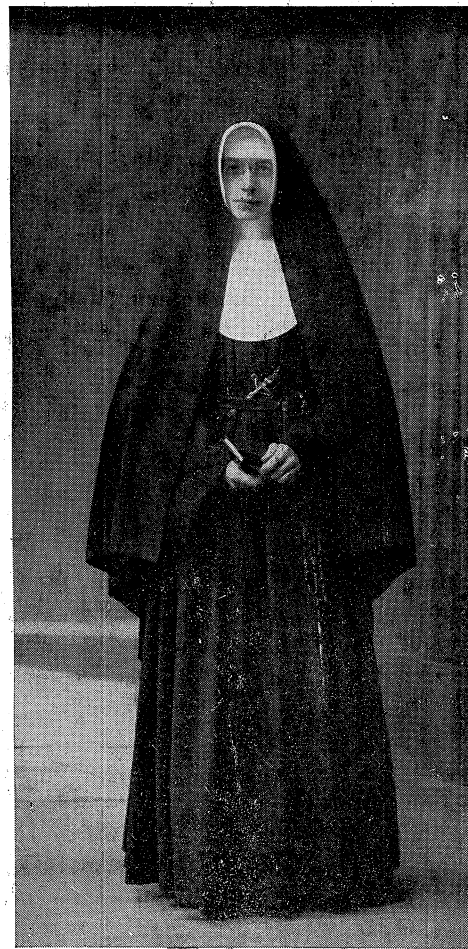
Après sa profession elle resta trois ans à la Maison Mère, où elle fut affectée à la lingerie, et en 1924 elle fut envoyée à la Mission de Brest.

Fimide, réservée, toute absorbée par ce que lui demandait le moment présent : telle se montrait Sœur M. Sainte Monique.

On l'aimait bien, car on la sentait bonne, et d'un dévouement à toute épreuve. Elle connut les développements successifs de la Communauté de Brest, étant arrivée dès les débuts ; aussi pouvait-on lui poser mille questions sur les uns et sur les autres, les coutumes et les usages, le mouvement des escadres dans le port, et jusqu'aux heures des autocars !

Elle maniait le pinceau avec facilité, apportant ainsi son concours apprécié aux petites fêtes de famille. Avec non moins de bonne humeur, elle chaussait ses gros sabots de buandière, charge qui lui était confiée, frottant allègrement, avec ses Sœurs, le linge de la Communauté, car tout se fait en commun chez les Petites-Sœurs !

Inlassable marcheuse, elle parcourut, pendant des



Sr M. Sainte Monique

années, le Finistère, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest !... pour tendre la main à de généreux bien-faiteurs.

Elle le faisait, sans doute, avec l'humble modestie qui attire les cœurs puisque son souvenir est évoqué, depuis sa disparition tragique, avec une affection toute spontanée.

Que de sympathies pour l'œuvre des Petites-Sœurs elle rencontra sur son chemin ! Quel accueil cordial et empressé !... de jour et de nuit !

A son retour à la Communauté, la reconnaissance jaillissait du cœur de celles dont la vie, toute penchée vers le pauvre, se trouvait assurée par la charitable compréhension de ceux qui réalisent la parole du Maître : « Ceux qui, pour mon amour, auront tout quitté, recevront le centuple en ce monde... »

Notre-Seigneur aura bien reçu cette âme généreuse, qui passa sans bruit les années bien remplies de sa vie religieuse.

## SŒUR M. XAVIER

Jeanne Ballet était née le 1<sup>er</sup> octobre 1905, à La Capelle (Nord).

Elle entra chez les Petites-Sœurs de l'Assomption le 24 décembre 1926, fit sa profession temporaire le 29 octobre 1929, et ses vœux perpétuels le 25 octobre 1935.

Employée d'abord à la Maison-Mère, elle fut envoyée à Brest en avril 1933.

De famille patriarcale, Sœur Marie Xavier est la quatrième d'une bande joyeuse de douze lutins, dotés de la solide foi des Flandres et d'une riche santé. C'est une intrépide.

Toute petite, lorsque pour la punir, on la menace de Croquemitaine, elle s'élance dans la nuit, s'écriant : « Je n'ai pas peur, je n'ai pas peur ! » Plus tard, évoquant ce souvenir, elle ajoutera : « Braver le danger, c'est un bonheur, même s'il faut mourir ! »

Cette bravoure, elle la puise de race. N'a-t-elle pas un oncle missionnaire : Mgr Monnet, évêque de Pella, apôtre des Malgaches, à Madagascar, mort dans l'île Mayotte et si dévoué à ses ouailles qu'on l'appelle le Père des Noirs ? Sœur Marie Xavier veut marcher sur ses traces. Oui, elle sera missionnaire, mais parmi les pauvres, les souffrants de sa patrie où les païens abondent. Le bon Dieu use parfois de détours et nous conduit au but par des chemins au rebours de



Sr Marie Xavier

nos projets. Et voici qu'au lendemain de sa profession, Sœur Marie Xavier est chargée d'organiser l'épluchage de la Maison-Mère, d'enseigner aux postulantes cet art minutieux. Elle s'en acquitte avec ardeur, entraînant son entourage à la besogne avec cette vaillance qui n'a de trêve que lorsque la tâche est accomplie.

Elle n'en perd pas pour autant son rire, ce rire jeune, communicatif et sonore qui la révèle vivante et épanouie.

Cette laborieuse est artiste à sa manière. Ses doigts agiles maniant habilement les brins d'herbe, confectionnent de petites jardinières, des corbeilles gracieuses. Puis, lors de certaines fêtes, elle prépare ingénieusement une surprise, découpant dans un navet une nichée de minuscules lapins blancs qu'elle dispose sur de la mousse, ou encore elle transforme des radis noirs en rats munis d'une queue et agrémentés d'une paire d'yeux brillants, grâce à deux épingles de couleur.

Mais la Providence promène les Petites-Sœurs çà et là. Au moment où elle s'y attend le moins, Sœur Marie Xavier est désignée pour Brest. C'est le grand air, un changement de décor. Immédiatement, elle apprécie cette chère Bretagne, elle aime ses Bretons, leur ciel bleu strié de nuages argentés et se dévoue alternativement à la mission et aux travaux de la maison.

En avril elle revient à Grenelle pour ses vœux perpétuels qui le 25 octobre lui donnent le bonheur de revoir toute sa chère famille.

Bientôt Brest la réclame. Les bruits de guerre,

l'angoisse des peuples, une courte impression de sécurité secoue l'Europe entière. Si sensible et si française, Sœur Marie Xavier en éprouve les douloureux contre-coups qui ne font qu'accroître sa ferveur et sa générosité.

L'une de ses sœurs note : « J'ai connu Sœur M. Xavier à Brest, au début de la guerre. Nous traversons une période tragique et mouvementée. Dans notre vie nomade et décousue j'ai été souvent édifiée par cette Sœur qui pratiquait véritablement l'oubli d'elle-même, toujours prête à toutes les besognes, ne manifestant jamais ses préférences quand il fallait changer de gîte, ce qui arrivait presque tous les soirs, car nous devions quitter la ville pour la nuit, à cause des bombardements.

« D'un dévouement sans bornes, elle se donnait sans compter, notamment dans la charge de cuisinière, ayant à cœur de faire le mieux possible pour soutenir la santé de ses Sœurs.

« Sous une apparence enjouée et rieuse qui lui faisait prendre les choses du bon côté, on se trouvait vite avec elle sur le plan surnaturel.

« Dans nos courses matinales de quête au poisson, nous faisons ensemble notre méditation. J'ai entrevu alors le fond de cette âme limpide et j'ai compris combien Sœur M. Xavier était donnée à Dieu.

« Elle me parla un jour de sa façon de débiter dans son oraison : « Pour me mettre en présence de Dieu, je me dis toujours que je dois commencer par m'oublier !... Le reste vient après. »

Sa vie intérieure était ainsi solidement fondée.

Quelle abnégation chez cette Petite-Sœur qui, dé-

vorée d'amour pour les âmes dut souvent renoncer à la mission pour se dépenser à d'humbles travaux.

Avec sa délicatesse infinie, le Seigneur burinait ses élués. Ce martyr à coups d'épingles préparait Sœur M. Xavier à l'épreuve du feu ; de la fournaise incandescente, elle est passée au ciel en jetant, triomphante, son cri de jadis : « Je n'ai pas peur. Etre réduite en cendres pour la gloire de Dieu, pour le salut des âmes... Quel bonheur !... »

## SCEUR M. FRANÇOISE YVONNE

Jeanne Halléguen était née le 12 juin 1901 à Châteaulin, dans le Finistère.

Elle entra à Grenelle le 18 mars 1927. Elle fit sa profession temporaire le 29 janvier 1930 et ses vœux perpétuels le 23 janvier 1936.

Elle fut successivement affectée aux maisons de Levallois en 1930, de Lille-Saint-Maurice en 1935, et de Brest en 1940.

Sœur M. Françoise Yvonne avait une nature fine, une âme délicate, apparemment craintive, mais profonde et vibrante à tout ce qui était grand et beau. Elle était menue, et ses gestes timides paraissaient vouloir l'effacer encore plus. Peu communicative, sa puissance d'affection et d'émotion transparaissait cependant dans ses moindres paroles et dans sa manière d'être. Ses grands yeux, au regard doux, un peu lointain, et qui devaient être si tendres quand ils se posaient sur des parents très chers, reflétaient quelque chose de l'horizon sans fin du vaste Océan qu'elle aimait avec passion !

Quel sacrifice elle dut faire pour quitter la maison paternelle, sa chère Bretagne, la « grande bleue »... Les larmes montaient à ses paupières lorsqu'elle évoquait tant de souvenirs, sacrifiés si virilement pour suivre l'appel du Maître !...

Son âme cultivée, intuitive et nuancée, soupçonnait



Sr M. Françoise Yvonne

jusque dans leurs replis les plus intimes les détresses du pauvre. Elle était faite pour le deviner, le comprendre, lui apporter, toute frémissante, la parole qui apaise, relève et transforme. Dans l'action apostolique, on ne reconnaissait plus la Petite-Sœur timide, silencieuse, se croyant toujours la moins capable de toutes, et la plus dépourvue de dons naturels.

Elle laissait une empreinte profonde sur les âmes mises par le bon Dieu sur son chemin ; elles lui gardent toutes une reconnaissance émouvante !

En Communauté, elle traça un sillage de lumière et d'édification.

Avec elle, pas de difficultés, car, humble, douce, elle se donnait toujours tort. On la sentait soucieuse de faire du bien à ses Sœurs, par la prière, un bon regard, un procédé délicat, une attention cachée, une pensée surnaturelle glissée, avec une exquise charité, à l'heure d'une souffrance ou d'un anniversaire. Elle excellait à prévenir les moindres désirs.

Contraste frappant : cette nature affectueuse et tendre avait une piété extrêmement virile, centrée sur l'immolation du Calvaire.

Cette doctrine de Rédemption ravissait son âme limpide et profonde. Elle voulait faire de sa vie une participation continuelle à l'immolation du Christ, s'abandonnant à tous les dépouillements qu'exigeait son amour.

Son être affiné, sensible à l'excès, était fait pour souffrir et compatir. Elle portait cela dans son ton de voix un peu plaintif, et faisait penser à une Pieta d'un Calvaire de granit de ses landes bretonnes...

Dieu s'empara de cette puissance de souffrance pour

purifier jusqu'au plus intime d'elle-même cette perle rare et cachée, divinement choisie au fond de son humilité.

Son abandon à l'action divine, sa pureté de cœur et d'esprit faisaient d'elle, selon son désir, la petite victime d'agréable odeur ravissant le cœur de Dieu...

Le Seigneur réalisa jusqu'au bout son « appel d'amour », en donnant aux derniers instants de cette vie immolée la forme du martyr !

---



Sr M. Bernadette  
de la Résurrection

## SŒUR M. BERNADETTE DE LA RÉSURRECTION

Bernadette Crochemore naquit le 13 septembre 1904, à la Fresnaye, Seine-Inférieure.

Le 19 avril 1930, elle entre à Grenelle. Sa profession eut lieu le 30 janvier 1933.

Aussitôt après, elle fut envoyée à Brest, qu'elle ne devait jamais quitter.

Elle n'en fut absente que les six mois de sa probation à Grenelle et prononça ses vœux perpétuels le 28 janvier 1939.

De nouveau désignée pour Brest, elle revit avec la plus grande joie son petit couvent qu'elle aimait tant, et reprit avec plus d'ardeur qu'auparavant son travail de missionnaire.

Sœur Bernadette de la Résurrection était connue et aimée de tous.

Voyez cette Petite-Sœur qui franchit d'un pas alerte le seuil de sa Communauté. Elle descend la rue du Château, et la voilà qui se perd au milieu de la population affairée de la grande ville. Elle avance, recueillie et grave, joyeuse aussi, car elle emporte la Lumière et la Vie dans le triste logis du pauvre.

Elle avance sans crainte, car son apparente faiblesse disparaît sous la force divine qui l'emporte.

Elle avance empressée, parce que les âmes atten-

dent, parce qu'elle aime, et que l'amour ne connaît pas les retards.

Elle entre maintenant, et s'approche du pauvre.

Cette Petite-Sœur, qui réalise si simplement le grand désir du Père Pernet, qui se penche en souriant sur la souffrance, et, de ses doigts laborieux refait de l'harmonie autour d'elle, qui apaise la faim des âmes et calme leurs angoisses, c'est Sœur M. Bernadette de la Résurrection.

Elle fait ce que font tant d'autres... mais elle le fait inlassablement depuis qu'elle a tout quitté pour travailler à la Rédemption. Elle le fait sans bruit, avec tant de conscience, tant d'oubli d'elle-même et de délicatesse, que tous ceux qui l'approchèrent l'avaient en vénération.

Elle avait une âme limpide, soucieuse d'une extrême pureté, qui lui donnait une dévotion ardente au Sang précieux de Notre-Seigneur. Elle aurait voulu plonger dans ce sang divin toutes les âmes pécheresses, comme elle courait y plonger elle-même ses moindres défaillances. Elle était fidèle jusqu'au scrupule.

Le Divin Maître sembla récompenser cette fidélité en permettant que lui soit confiée, longtemps, la charge de sacristine. Avec quel soin elle ornait la petite chapelle, et veillait à la blancheur immaculée du linge d'autel, faisant passer tout son amour dans ses moindres gestes !

Elle était bien Marthe et Marie, active au travail mais semblant néanmoins poursuivre toujours sa contemplation intérieure.

Le bruit, l'agitation, étaient si peu son atmosphère, qu'elle souffrit plus que d'autres de la guerre. Elle

eut peur des Allemands, peur des bombardements... Mais son sens surnaturel triompha vite des émois de la nature, et c'est l'âme en paix, parce qu'elle se sentait dans la Volonté de Dieu, que, chaque soir, en cet été 1944, elle s'enfonçait dans l'abri profond qui devint son tombeau.

## SŒUR M. JEANNE ISABELLE

Hélène Le Goff était Morbihannaise, née à Guiscriff, le 7 juillet 1910. Elle entra à Grenelle le 18 octobre 1931, fit sa profession temporaire le 30 juillet 1934 et ses vœux perpétuels le 27 juillet 1940.

Elle fut nommée à Brest aussitôt sa profession.

Sœur M. Jeanne Isabelle était le petit oiseau chantant de la Communauté bretonne. A la voir si enjouée, riieuse, espiègle et taquine, fraîche comme une matinée de printemps et limpide comme une source, peut-être craignez-vous que tant de charmes, qu'accompagnent si bien, à vingt ans, le frais minois et la coiffe brodée de la petite « bruyère d'Arvor », cachent une vie quelque peu superficielle ? Détrompez-vous !

Cette fleur du terroir est éprise d'amour divin et de perfection, soucieuse de vie intérieure, attirée vers la pénitence, pressée de donner beaucoup au Maître qui a ravi son cœur, et de lui conquérir des brassées d'âmes !

Ah ! Qu'elle est touchante lorsqu'elle signe ses lettres : « la petite occupée du grand Oublié » ; ou raconte ses luttes avec son caractère volontaire, qui lui joue de mauvais tours ; ou prend la résolution d'être le petit « ver luisant » de la Communauté, qui, sans bruit, jette ses feux dans la nuit.

Qu'il est grand l'Idéal de cette Petite-Sœur, et



Sr M. Jeanne Isabelle

comme il plonge loin dans la vie réelle de chaque jour, pour en extraire l'or pur de la divine charité !

Sa grande passion, c'est l'immensité sans fin, qui, là-bas, touche le ciel : la mer... l'Océan !...

Ses grands amis ; les pauvres, et parmi eux, les plus délaissés, les plus misérables, les plus aigris par la vie, ceux près desquels la nature ne trouve pas son compte, mais que le Christ a divinisés par de sublimes paroles. Pour ceux-là, elle n'a jamais assez de temps, et elle leur apporte, avec son sourire, sa jeunesse pleine de fraîcheur et ses soins attentifs, mille gâteries qu'elle savait obtenir... en harcelant sa Supérieure !...

Comme elle les aime ses bonnes grand-mères et ses pauvres vieillards, qui ont froid dans leur âme plus encore que dans leurs membres raidis. Elle était leur rayon de soleil, et le Divin Maître les mettait sur ses pas, semblant réserver à sa petite épouse, avide d'abnégation cachée, cette forme d'apostolat.

On l'aimait beaucoup à la Communauté, car elle n'était pas seulement l'inspiratrice et l'actrice de toutes les joyeuses récréations, le petit oiseau qui chante, et avec tant de grâce, les jolies chansons bretonnes, mais encore le bon Ange qui rend de précieux services, quand personne ne le voit ; la lingère active, qui met sa vertu à faire beaucoup de travail en peu de temps, et qui verra bouleversés par l'arrivée des Allemands, tous ses placards rangés avec tant de soin !...

Elle avait un amour exquis pour la Sainte Vierge ; comme une enfant, elle lui envoyait des baisers, et ne pouvait s'endormir sans avoir dans les mains la petite

statue de « sa bonne Mère », qu'elle portait à ses lèvres chaque fois qu'elle se réveillait.

Ses yeux limpides reflétaient une joie de Paradis les soirs de Retraites ferventes, où son âme vibrante s'était armée pour de nouveaux combats, et se sentait toute proche de Dieu : « Que je suis heureuse, s'écriait-elle, en se retenant pour ne pas danser... je suis toute pure, je puis mourir, j'irais tout droit au Ciel ! »

Une certaine nuit, après un bombardement violent, qui avait mis la Communauté en grand danger, elle dit, après l'affreux cauchemar, avec un sourire qui semblait répondre à un appel : « Comme ce serait beau de partir toutes ensemble, d'un seul coup, au Ciel ! »

Elle ne pensait pas si bien dire, la chère petite « bruyère d'Arvor », dont l'âme se virilisait et s'affinait, depuis bientôt treize ans, au beau soleil de la vie religieuse.

La réalité répondit à l'intuition.

Il est permis de penser que Marie, sa « bonne Mère » qu'elle tenait avec amour, et comme toujours, dans ses mains jointes, en cette nuit horrible du 8 septembre, emporta l'âme de son enfant bien-aimée avant que les flammes ne vinssent accomplir leur œuvre de destruction. Et ce fut en vérité, pour Sœur M. Jeanne Isabelle et ses Sœurs, la « Nativité » !...

---



Sr Marie Amélie

## SŒUR M. AMÉLIE

Hélène Bonnamour, née le 26 juin 1910, à Lyon, était entrée le 6 octobre 1932 chez les Petites-Sœurs de l'Assomption. Elle fit sa profession temporaire le 29 juillet 1935 et ses vœux perpétuels le 28 juillet 1941.

Désignée, en sortant du noviciat pour la Maison de Thiais, elle y resta jusqu'en 1941, puis arriva à Brest juste pour assister à tout le drame.

Sœur M. Amélie était une âme toujours debout... Elle avait entrevu le but, elle y tendait en conquérante.

La brûlante charité du Christ ne jette pas toujours la même lueur sur les âmes. En Maître habile Il les façonne chacune selon sa nature. Dans une même Communauté, bien que marchant par le même sentier vers le même idéal, les âmes se montrent parfois très différentes. Dieu fait jaillir en chacune, non seulement l'étincelle de la vocation, mais encore celle qui met en relief leur physionomie surnaturelle caractérisée, comme il donne à chaque fleur sa beauté particulière.

C'est ainsi que nous apparaît Sœur M. Amélie avec ses dons bien personnels, mettant une note de notre époque, riche en âmes d'élite, dans cette Communauté dont elle était la benjamine.

Grande, alerte, de tempérament joyeux, elle n'était jamais la dernière, au début de sa vie religieuse, à

guetter quelque occasion divertissante... Elle comprit vite, cependant, qu'elle ne pouvait rester la grande enfant riieuse, se reposant seulement sur le trésor puisé au sein d'une famille très chrétienne.

Saisie par cette conviction que la perfection exige un effort personnel, elle se mit à l'œuvre généreusement.

Son intelligence vive et cultivée, son esprit sérieux, son ardent désir de développer ses puissances intérieures, et de faire rendre à sa vie cent pour cent donnaient à Sœur M. Amélie tous les courages pour se faire un beau caractère et une âme trempée.

À Thiais, pendant les premières années suivant sa profession, elle se dégagea de tout ce qui, en elle, pouvait être un obstacle à sa perfection. Quelle heureuse surprise de rencontrer bientôt une Petite-Sœur au goût missionnaire bien éveillé, ardente à le faire passer dans sa vie !

Le rude combat, mené avec persévérance de semaine en semaine, avait amorcé la transformation de cette nature impétueuse, et l'expression même de son visage en était toute changée.

Devenue grave, par moments, elle se montrait la plus recueillie à la chapelle, la plus silencieuse dans les allées et venues.

On la vit, à Brest, mûrir étonnamment vite, comme si elle se sentait pressée d'avancer à grands pas sur le chemin de la vie.

N'est-elle pas mystérieuse cette marche rapide des âmes que Dieu attire ?...

Elle semblait préparée pour un bel avenir apostolique, et soudain le Ciel lui fut ouvert !...

Est-ce pour cette raison que jamais elle ne perdait une minute, qu'on pouvait tout lui demander, et que son âme surveillait ses moindres réactions avec tant de vigilance ? En vérité, « En peu de temps, elle parcourut une longue carrière ».

Ce sérieux ne l'empêchait pas d'être charmante dans la vie commune, toujours de bonne humeur, toujours serviable, se prêtant gracieusement à la vie fatigante et décousue des Petites-Sœurs à Bohars. Cette vie au grand air, ces trajets à bicyclette dans le vent marin, vivifiaient son être physique, comme la grâce vivifiait son être spirituel.

Elle sut profiter de tout dans sa vie religieuse, comme elle avait bénéficié des dons si précieux d'une famille nombreuse, dont elle était la grande sœur très aimée.

Dans les jours, si lourds, de juillet-août, son cœur dut se délasser en songeant à ses douze frères et sœurs, dont elle était restée la confidente des joies, des peines et des petites espiègleries... Tant de jeunes cœurs pensaient à elle là-bas !...

Le Bon Dieu est venu trop vite la chercher... Mais la France avait besoin de l'oblation de lis très purs pour la racheter, et Dieu lui permit de les cueillir dans le parterre de ses épouses.

## LES SŒURS DE LA PROVIDENCE

Les Congrégations religieuses sont sœurs.

Dans l'arène de ce monde, d'un commun élan, elles servent le même Seigneur, courent le même but.

Spécialisées dans leurs œuvres, elles se complètent, harmonisent leur effort pour la plus grande gloire de Dieu et l'utilité de leur cher prochain dont elles saisissent les besoins les plus variés.

Cette fraternité évangélique fleurissait à Brest à l'heure de la prospérité, elle s'affermait dans l'adversité.

C'est ainsi que durant le siège de la cité — pour ne nommer que celles-là — les Filles du Saint-Esprit, les Religieuses de Saint-Thomas de Villeneuve, de Ponchelet rendent mille services aux Petites-Sœurs de l'Assomption, tandis que les Sœurs de la Providence de Ruillé partagent avec elles les angoisses des bombardements et les vicissitudes de l'abri.

Celles qui furent unies dans le dévouement, dont la flamme mêla les cendres doivent être confondues dans le même souvenir ; c'est pourquoi il est juste de nommer dans ces feuillets Sœur Saint Gabriel et Sœur Joseph de la Providence de Ruillé, connues et aimées de tous les Brestois.

### SŒUR SAINT GABRIEL

Sœur Saint Gabriel (Maria Le Bars), née le 12 mars 1910, d'une excellente famille de Bourbriac (Côtes-du-

Nord), fréquenta l'école que les Sœurs de la Providence de Ruillé-sur-Loir (Sarthe) dirigent depuis longtemps dans cette paroisse.

De bonne heure, elle sentit s'éveiller en son âme le désir de se faire religieuse, et, à peine âgée de 19 ans, elle entra au noviciat de Ruillé.

Après ses premiers vœux, qu'elle prononça le 8 septembre 1930, elle fut envoyée à la Clinique de la Providence à Brest pour s'y former aux fonctions d'infirmière dans lesquelles elle excella bientôt, au dire de tous, tant par sa compétence professionnelle que par sa délicate charité et son inlassable dévouement.

Sœur Gabriel était une âme « donnée » ; rien ne paraissait lui coûter quand il s'agissait de soulager une souffrance ou de rendre un service, elle était comme un bien public dont tout le monde avait le droit d'user.

Aussi, lors du siège de Brest, elle trouva tout naturel de rester à son poste de Sœur de Charité. Seule avec sa compagne pour s'occuper jour et nuit des malades, il lui arrivait de ne pouvoir accomplir tous les exercices de piété prescrits par sa Règle. Sœur Gabriel en souffrait beaucoup et quand on lui disait que, dans cette occasion elle eût mal fait d'abandonner ses malades pour faire oraison ou assister à la Messe, elle répondait : « C'est bien ainsi que je le comprends, mais c'est dur pour une religieuse de se priver de Messe et d'oraison comme il m'arrive assez souvent de le faire. J'espère que le bon Dieu me tiendra compte de ces sacrifices. »

Lorsque le feu commença à détruire la ville, les derniers malades de la Clinique étant alors évacués,

Sœur Gabriel songea à mettre en lieu sûr : vases sacrés, ornements, dossiers, que Monsieur l'Archiprêtre de Saint-Louis — poursuivi par la gestapo — lui avait confiés. Sous la pluie des obus et des bombes, elle fit transporter ce dépôt à l'Hospice Ponchelet, ainsi que tout ce qu'elle put retirer de la Clinique incendiée.

### SŒUR JOSEPH

Sœur Baptiste Joseph (Joséphine Lefranc) — communément appelée Sœur Joseph — est née au Grand-Fougeray (Ille-et-Vilaine), d'une famille foncièrement chrétienne. Deux de ses tantes sont religieuses de la Providence de Ruillé : l'une s'est adonnée à l'enseignement, l'autre au soin des malades.

Comme elles, Sœur Joseph voulut se consacrer aux œuvres de charité dans la vie religieuse. Après son noviciat, elle fut envoyée à l'Hôpital Général d'Orléans, puis à l'Hospice de Chevreuse (Seine-et-Oise).

En septembre 1935, elle eut son obédience pour la Clinique de Brest où elle fut le bras droit de Sœur Gabriel quand celle-ci devint Infirmière en chef. Toutes deux se complétaient : Sœur Joseph admirait les vertus et les talents de Sœur Gabriel et cette dernière comptait sur l'expérience et le dévouement de sa compagne.

Spontanément, Sœur Joseph s'offrit pour rester avec Sœur Gabriel durant le siège et cela avec d'autant plus de mérite que sa nature impressionnable était très affectée par les bombardements.

La mort de ces deux religieuses « au moral toujours très élevé », selon l'expression du Docteur Pouli-

quen, a suscité des regrets unanimes. « C'étaient des anges de charité », affirmait un témoin de leurs derniers jours.

« Sans nul doute, dit Monsieur le Chanoine Courtet, leur abnégation, et l'on peut dire la vie héroïque qu'elles ont menée auprès de leurs malades, leur ont valu une belle couronne de gloire. »

Quand les Sœurs de la Providence, rentrées à Brest pour les services du Bureau de Bienfaisance, allèrent prier sur la tombe de leurs deux victimes, elles la trouvèrent toute ornée de fleurs. Une brave femme vint à leur rencontre et leur dit : « Vous pouvez être sûres que cette tombe sera toujours entretenue ; nous devons tant à vos chères Sœurs ! »

.....

Et maintenant, la Providence écrit elle-même l'épilogue de cette tragédie :

A Brest, les Petites-Sœurs de l'Assomption aimaient décorer leur autel d'épis entremêlés de marguerites, bleuets et coquelicots qu'elles rangeaient ensuite dans l'armoire de la sacristie. Les explosions, bouleversant le couvent, projetèrent les gerbes dans le jardin, au pied d'un arbre où germèrent les graines.

Aussi le 1<sup>er</sup> juin 1945, quelle émotion étreignit les deux Petites-Sœurs venant reconnaître le couvent de la rue du Château, lorsqu'elles aperçurent dans les ruines ces blés verdoyants, semence de vie parmi la mort, gage de résurrection future.

Et l'espérance chanta dans leur cœur : la Relève se fera !

Oui, il sera compris le geste suprême de ces mains crispées *dans le feu*, suppliant : « Seigneur, ayez pitié de la masse ! »

Et d'autres mains surgiront pour continuer le labeur commencé, « afin que de tous ces petits, pas un ne se perde ! »

*Adveniat regnum tuum !*

FIN

## TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                                                                                                                                                                                                   |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| AVANT-PROPOS .....                                                                                                                                                                                                                                                | 5   |
| CHAPITRE I <sup>er</sup> . — <i>La Fondation</i> .....                                                                                                                                                                                                            | 7   |
| CHAPITRE II. — <i>Sous les bombes</i> .....                                                                                                                                                                                                                       | 14  |
| CHAPITRE III. — <i>Le siège</i> .....                                                                                                                                                                                                                             | 33  |
| CHAPITRE IV. — <i>La catastrophe</i> .....                                                                                                                                                                                                                        | 64  |
| CHAPITRE V. — <i>Les huit victimes</i> .....                                                                                                                                                                                                                      | 84  |
| Mère M. André du Christ, 84. — Sœur M. Gabrielle de l'Enfant-Jésus, 91. — Sœur M. Sainte Monique, 94. — Sœur M. Xavier, 96. — Sœur M. Françoise Yvonne, 100. — Sœur M. Bernadette de la Résurrection, 103. — Sœur M. Jeanne Isabelle, 106. — Sœur M. Amélie, 109. |     |
| <i>Les Sœurs de la Providence</i> .....                                                                                                                                                                                                                           | 112 |
| Sœur Saint Gabriel, 112. — Sœur Joseph, 114.                                                                                                                                                                                                                      |     |